

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

GALERIE LITTÉRAIRE

PIERRE TAMISIER

(FIN.)

Passons à ce fragment de l'*Instruction de Naumache* (Naumachus) *aux filles à marier*. Ici, & j'estime qu'il a eu raison, le traducteur a cru devoir mettre un instant de côté l'imposant alexandrin, pour adopter en son lieu & place le vers de dix syllabes, d'une allure plus vive & plus familière :

En premier lieu prends celui pour mari
Que tes parents auront pour toi choisi...
Or, s'il est bon, vertueux & honnête,
Obéis-lui, ne fais rien à ta tête,
Ne contrarie à ce qu'il te dira,
Et fais soudain ce qu'il commandera...
Délaisse-lui tout le soin des affaires
Qui ne sont pas au ménage ordinaires,
Et seulement prends le souci de ceux (1)
De ta maison, avec un œil soigneux...
Si ton mari a faute de cervelle,
Ne sois pourtant avec lui en querelle;
Endure & souffre, il est nécessité,
Bien que ce soit contre ta volonté;
Et, s'il a fait quelque acte malhabile,
N'en va faisant tes contes par la ville.
Même il ne faut t'en plaindre à tes parents,
Ains doucement toi seule le reprends :

Remontre-lui avec humble langage,
Car envers lui cela peut davantage
Que d'y aller par colère & courroux
Qui peut fâcher mêmes un sage époux,
Au lieu qu'on voit qu'une douce parole
Peut assagir (2) une cervelle folle...
De te parer ne sois trop curieuse,
Et en habits superflue & pompeuse;
Ne ceins ton col de colliers & carcans
Pleins de rubis, perles & diamants,
De chaînes d'or & de bagues frivoles
Qui sont la *piaffe* & la gloire des folles.
L'or & l'argent, ce n'est que vanité,
Ce n'est que terre & que mondanité,
Et ces joyaux, ces perles précieuses
De qui sont tant les femmes désireuses,
Croissent en mer sous les flots écumeux,
Et maintefois sur le bord limoneux;
C'est l'excrément d'une écaille marine;
La soie aussi provient d'une vermine,
Et, déguisée en tant de noms divers,
Ce n'est pourtant que l'ouvrage des vers.

Je ne sais si l'on partagera l'impression que j'éprouve, mais j'avoue que, pour ma part, je trouve un grand charme à ce vieux langage gau-

(1) *Affaire* était alors du masculin.

(2) Rendre sage. Encore un vieux mot à regretter.

lois, si franc, si cordial, si dénué de toute prétention, si *bonhomme* en un mot.

L'Élégie de Solon, qui fait partie du même volume, renferme en vérité de très-beaux passages. Je les insère ici d'autant plus volontiers qu'ils sont malheureusement de circonstance par le temps qui court, après les terribles événements auxquels nous a fait assister l'an de disgrâce 1871. Écoutons Solon-Tamisier, & tâchons de mettre à profit ses utiles & sévères leçons :

Les dieux ne veulent pas détruire notre ville,
Et notre liberté rendre esclave & servile;
Mais ils nous aideront, si leur divinité
Ne ressent de nos cœurs l'ingrate volonté.
La divine Pallas, notre garde fidèle,
Fait pour notre salut une veille immortelle,
Mais de notre malheur nos propres citoyens
Donnent l'occasion & prêtent les moyens;
Leur courage (1) malin sans cesse s'étudie
Au dommage commun de leur propre patrie.

La même ampleur & la même fermeté se remarquent dans ce tableau de la justice divine, toujours inévitable, bien que parfois tardive :

... Combien que des dieux le bras, juste vengeur,
Cède pour quelque temps l'outil de sa fureur,
Et semble outre-passer & couvrir du silence
Des hommes déréglés la journalière offense,
Sans les vouloir punir; si est-ce toutefois
Que la course des jours, ni des ans, ni des mois,
Ne la font dépérir & demeurer éteinte,
Mais elle git toujours en leur mémoire empreinte.
Ils vengent à la fin, & sont les punisseurs,
Quand il leur semble bon, du vice des pécheurs;
Et des sceptres dorés les pompes orgueilleuses,
Ni des grandes cités les masses sourcilleuses,
N'ont pouvoir d'éviter les funèbres effets
Qui suivent pas à pas la trace des méfaits.

Lisez à présent cette superbe tirade sur le respect des lois, & dites-moi si réellement elle n'est pas de mise aujourd'hui plus que jamais :

..... Quand le mutin
Allume en sa cité un brasier intestin;
Lorsque toute province, ou république, ou ville,
Conçoit dedans ses flancs une guerre civile;
Lorsque l'hydre des maux marche de tout côté
Sans qu'elle puisse voir son vol être arrêté,
Chacun porte sa part du mal & du dommage...
O vous, mes citoyens, cela que je vous dis,
Ores vous le voyez, & l'avez vu jadis :
Car de mépriser Dieu & les lois équitables,
C'est le sentier qui rend les hommes misérables;
Mais, observant la loi, qui punit le mauvais,
On voit heureusement florir (2) l'heureuse paix.

(1) *Courage* est pris ici dans le sens générique de *cœur*. Cette acception est fréquente dans Corneille.

(2) *Florir*, dans le sens figuré, au lieu de *fleurir*, réservé pour le sens propre. De nos jours encore, l'estimable auteur de la tragédie de *Lucrèce*, feu Ponsard, s'est heureusement servi de cet infinitif, lorsqu'il fait

C'est elle qui restreint les façons débordées,
Et des séditeux les rênes débridées;
C'est elle qui éteint la semence du mal,
Et corrige l'abus d'un juge déloyal;
C'est elle qui s'oppose à ce que la discorde
Ne vienne des amis dissiper la concorde,
Et entre citoyens elle met tel amour
Que la sédition n'y peut faire séjour.
Bref, l'homme jouira d'une paisible vie,
Qui sera de tout bien & de tout heur suivie,
Si, étant animé d'un désir vertueux,
De n'enfreindre les lois il se rend curieux.

Ouvrons maintenant le volume des *Méditations sur les psaumes* (1). Tamisier me semble véritablement s'y être surpassé comme poète; témoin ce tableau de l'enfer, que j'emprunte à la Méditation sur le psaume : *Beati quorum remissa sunt iniquitates* :

Là, sans aucun espoir, la mort est immortelle,
L'âme y est pour souffrir une peine éternelle,
Et le corps n'y vit point que pour souvent mourir;
L'âme n'y peut sentir qu'une transe inhumaine
Des péchés qu'elle a faits, & le corps qu'une peine
Laquelle en accroissant ne peut jamais finir.

La paraphrase suivante de *De profundis* n'est pas moins remarquable par son accent pathétique, par sa touche sombre & vigoureuse :

Du plus creux & profond des ténébreux abîmes
Et de l'obscurité des cavernes infimes,
Je me suis écrié à ton aide, ô Seigneur;
J'ai invoqué ton nom, aux lieux plus effroyables
De la terre englouti, en peines misérables :
Entends ma voix, ô Dieu, allège ma douleur.

Exauce, s'il te plaît, ma très-humble prière.
Tout espoir de secours m'était mis en arrière,
Je ne vois autour moi qu'horreur & tremblements :
Et néanmoins je n'ai perdu cœur & courage;
J'attends l'aide promise à ceux qui en leur âge
Te craindront, & vivront en tes commandements.

Prête donc à ma voix l'oreille favorable,
O Dieu doux & clément, ô Seigneur pitoyable;
Si entre toi & moi le vice a mis le pied,
Pour l'aigrir contre moi, & te rendre contraire
A ma prière ouïr & peu de compte en faire,
Chasse-le du regard de ton œil de pitié.

Dans la Méditation sur le psaume : *Miserere mei, Deus*, je rencontre notamment ces trois stances, pleines, à mon avis, de largeur & de noblesse, malgré d'assez rudes incorrections :

dire à son *Brute*, au sujet de la Rome des Tarquins (acte III, scène II) :

Pour la régénérer & lui redonner l'âme,
De son orgueil éteint pour rallumer la flamme,
Pour qu'elle sente en soi *florir* sa puberté,
Il n'est qu'un seul moyen, & c'est la liberté.

(1) Tamisier écrit *psalmes*.

O Dieu qui es au ciel, lumière inaccessible,
Dieu qui es recélé, & qu'il est impossible
De voir & contempler par les yeux corporels ;
Dieu duquel la grandeur & l'être ne s'explique
Ni par l'humaine voix ni par voix angélique,
Ni homme aucun comprend tes desseins immortels.

Pourrais-je bien trouver un nom tant haut, tant
[digne (1),

Pour exprimer par lui ta majesté divine?
O Dieu donc qui es tout cela qui est en toi,
Car tu es ta bonté, ton pouvoir, ta sagesse,
Et ta béatitude en toi-même se dresse,
Et ton seul nom comprend toute vertu en soi...

Ote-moi la misère, ôte mon vice immonde,
Car en vice & péché ma misère se fonde ;
Soulage-moi, pécheur, ton œuvre en moi étend (2) ;
L'abîme de malheur, l'abîme déplorable,
Va l'abîme invoquant de pitié secourable ;
L'abîme de péché celui de grâce attend.

La première de ces stances, comme tout lecteur
s'en apercevra sans peine, est presque identique à
la strophe si connue par laquelle débute la belle
hymne catholique de Coffin, & l'on croirait vrai-
ment que l'une a inspiré l'autre :

« O toi qui te caches dans une lumière inacces-
sible aux mortels, Dieu, devant qui les saints
anges tremblent & se voilent le visage (3) ! »

Comme échantillon du volume des *Cantiques*,
hymnes et prières, je vais vous donner à présent
dans son entier le fameux cantique (Exode, xv)
chanté par Moïse & les enfants d'Israël, après le
passage de la mer Rouge. Selon moi, la bonne
vieille langue du seizième siècle, telle que la par-
lait Tamisier, n'a pas trop altéré cette vaste &
splendide poésie biblique :

Chantons à Dieu cet hymne & ce cantique ;
Il s'est rendu glorieux, magnifique,
Victorieux, hautain, triomphateur ;
Il a jeté dans les eaux Érythrées (4)
De Pharaon les escadres armées,
Et le cheval avec son chevauteur.

Le Seigneur est ma force & ma louange,
Et le salut où mon âme se range ;
C'est mon seul Dieu, seul je veux l'honorer ;
C'est lui qui est le grand Dieu de mon père ;
J'impétrerai sa faveur singulière,
Autre que lui je ne veux adorer.

(1) Prononcez *dine*, autrement le mot ne rimerait pas
avec *divine*. Voir plus loin une autre note sur le même
sujet.

(2) *Étend* pour *étends*. Licence poétique qu'on ne se
permettrait plus à l'heure qu'il est.

(3) O luce qui mortalibus
Lates inaccessa, Deus,
Præsente quo sancti tremunt
Nubuntque vultus angeli !

(4) Les Grecs appelaient la mer Rouge la mer *Éry-*
thrée.

Le Seigneur est un grand homme de guerre,
Et tout-puissant au ciel & en la terre ;
C'est lui qui a les chars de Pharaon,
Ses bataillons, troupes & capitaines,
Précipités aux eaux Érythriennes
Pour châtier leur obstination.

Les gouffres d'eaux ont englouti leurs têtes,
Et dans les flots leurs bravades couvertes (1) ;
Ils sont au fond de la mer descendus,
Comme descend une pierre pesante,
Et, abîmés dedans l'onde bruyante,
Tous sont restés étouffés & perdus.

Ta dextre, ô Dieu, redoutable s'est faite,
Et l'ennemi elle a mis en défaite ;
Ta majesté l'a du tout ruiné ;
Tu as sur lui la tienne ire élançée,
Qui l'a brûlé comme flamme poussée
Parmi le chaume en un champ moissonné.

Par le seul vent issu de tes narines,
Tu as en un serré les eaux mutines ;
Les flots se sont en un globe arrêtés,
Et, au profond & cœur de la marine,
L'eau s'est rendu gelée & cristalline
Sans se mouvoir d'un ni d'autre côté.

Notre ennemi, notre fier adversaire,
Disait tout haut d'une voix téméraire :
« Je poursuivrai, j'atteindrai ces fuitifs (2) ;
Je pillerai leur avoir & chevaance (3) ;
A mon désir je prendrai d'eux vengeance,
Et par mon glaive ils seront tous occis. »

Mais lui, bouffi du vent de l'arrogance,
Plein de légère & folle outrecuidance,
Soudainement a été renversé
Au moindre vent qui de ta bouche exhale (4) ;
La mer le couvre, il enfonce & dévale
Comme le plomb dedans l'onde enfoncé.

Qui est, Seigneur, égal à ta puissance ?
Qui est celui qui la magnificence
Peut imiter de ta divinité ?
Certes, ô Dieu, tu es insurmontable ;
Tu es, ô Dieu, en louange admirable,
Et merveilleux tu as toujours été.

Après avoir ta main dextre étendue,
De Pharaon la force est éperdue,
La terre l'a en son sein englouti,
Et, en sauvant ton peuple de sa rage,
Tu l'as conduit en son saint héritage,
Et ta faveur l'a toujours garanti.

(1) Tamisier prononçait peut-être *couvètes*. Il paraît
qu'alors on supprimait beaucoup de consonnes en par-
lant.

(2) *Fuitifs* (fugitifs) rime avec *occis*. Tamisier pro-
nonçait donc *fuitis*. Les gens du peuple, dans mon
pays (celui de Tamisier), disent encore *cheti* (pour
chétif, mauvais, méchant ; italien, *cattivo*).

(3) Bien, possession. Encore un vieux mot conservé
par la Fontaine.

(4) *Exhale*, dans le sens neutre, pour *s'exhale*.

De Chanaan les peuples auront crainte ;
Les Philistins auront leur âme atteinte
De fâcherie, & les princes d'Édom,
Et les plus forts de tous les Moabites,
Trembleront tous, &, de frayeurs subites
Épouvantés, auront confusion.

Sur eux courra un froid pusillanime ;
Par la grandeur de ta dextre sublime
Ils se taïront comme pierre muets,
Jusques à tant que sans perte & dommage
Le peuple tien ait fini son passage,
Sauvé par toi de tous malins aguets.

Tu leur donras (1) demeure ferme & stable,
Au mont Sion, ton très-saint *tabernacle* (2),
Que tu as fait afin d'y habiter ;
C'est le saint lieu lequel tes mains *divines*
Ont établi, & d'étoffes très-dignes (3)
L'ont décoré, pour ton loy chanter.

Tu régneras d'une suite éternelle,
Et plus encor, si plus outre on appelle,
O Seigneur Dieu : car le roi Pharaon,
Étant entré dedans les eaux marines
Avec ses chars & ses troupes *malines*,
Fut submergé, par ta permission.

Mais tes enfants, le peuple israélite,
Furent sauvés, & ta main les répète (4)
De la fureur des ondes de la mer ;
Des deux côtés elles furent bornées,
Et au milieu de ces eaux détournées
Passent (5) à sec sans le pied se mouiller.

Terminons par ce fragment de la traduction de Juvencus. Il s'agit du beau précepte chrétien, si mal observé généralement, qu'il faut être charitable, aimer ses ennemis, & prier pour ceux qui nous persécutent :

Bénissez d'un bon cœur ceux-là qui vous maudissent,
Faites plaisir & bien à ceux qui vous haïssent,
Et priez Dieu pour ceux qui vous courent dessus,
Et desquels vous avez des outrages reçus ;
Afin que vous soyez enfants de votre Père
Qui aux cieus éthérés a son trône ordinaire,
Lequel fait scintiller & luire son soleil
Sur les bons & mauvais avec lustre pareil,
Et donne la rosée & la pluie aux *injustes*,
Tout ainsi comme il fait aux hommes qui sont *justes* (6):

(1) Donneras.

(2) *Stable* & *tabernacle* ne riment pas. C'est une distraction de Tamisier.

(3) Il paraît qu'alors on prononçait *dines*. Dans la strophe suivante, Tamisier écrit *malines* pour *malignes*.

(4) Les sauve, les retire.

(5) Le sujet *ils* (les Hébreux) est resté au bout de la plume du traducteur. Ce n'est qu'une de ses trop nombreuses négligences.

(6) Depuis Malherbe, la rime du simple & du composé n'est plus admise dans notre versification.

Car, si vous aimez seuls vos amis & parents,
Quel loyer (1) aurez-vous de ces déportements (2),
Vu que les publicains & gens d'inique vie
En feront bien autant & auront même envie ?
Soyez doncques parfaits, ainsi comme est parfait
Votre Père immortel qui ciel & terre a fait.

Il est temps de clore cette série un peu longue de citations. Je m'y suis complu sans doute outre mesure, mais que voulez-vous ? il fallait bien accorder cette juste compensation à un honnête travailleur littéraire, si longtemps oublié ou pour le moins méconnu. Tamisier appartient évidemment à la savante école de la Pléiade ; il en a presque toutes les qualités, sans en avoir les plus graves défauts. On peut même dire qu'à beaucoup d'égards il a conservé intacte la naïve tradition de l'école gauloise. Une critique sévère pourrait cependant lui reprocher deux choses : abusant de sa facilité prodigieuse, il écrivait trop vite & ne se relisait pas assez ; en outre, il a eu le malheur de s'abandonner à la manie de son temps pour les vers dits *rapportés* (3). Je connais de lui trois sonnets dans ce genre détestable : deux se trouvent en tête des *Méditations de saint Augustin* ; le troisième est à l'honneur de Marcel Palingène, auteur du *Zodiaque de la vie*, & de son imitateur Scévole de Sainte-Marthe. Tabourot cite avec force éloges le deuxième de ces sonnets au chapitre XIII du I^{er} livre de ses *Bigarrures* ; mais il le reproduit avec des variantes considérables, qui toutefois ne le rendent pas meilleur. Je me garderais bien, cela va sans dire, d'insérer dans mon texte ces trois tours de force. Il suffit, pour la punition du coupable qui les a commis, qu'ils lui aient donné plus de peine que de gloire.

Arrêtons-nous donc. Je pourrais prolonger cette étude, mais, telle qu'elle est dès à présent, je la crois amplement suffisante pour la thèse littéraire que j'avais l'ambition de démontrer, à savoir, le talent poétique, hors ligne pour son époque, de celui qui en fait le sujet. Il ne s'agit plus que de conclure en peu de mots.

Tamisier me paraît le type de cette classe de lettrés « amateurs », — bien plus nombreux peut-être, malheureusement & honteusement pour

(1) Salaire, récompense.

(2) Manières d'agir. Ce mot ne se prend plus aujourd'hui qu'en mauvaise part.

(3) Dans cette sorte de vers, les différentes parties du discours, sujets, verbes, etc., étaient réunies en groupes symétriques d'un effet on ne peut plus bizarre ; témoin ces deux premiers vers de l'épithaphe de Marot par Jodelle :

Quercy, la cour, le Piémont, l'univers,
Me fit, me tint, m'enterra, me connut...

En rétablissant la disposition ordinaire, on aurait :
« Quercy me fit, la cour me tint, le Piémont m'enterra,
l'univers me connut. »

nous, au seizième siècle qu'au dix-neuvième, — pour qui ce qu'on appelait alors le « culte des Muses » n'était que l'honorable emploi des loisirs d'une vie sérieuse & digne. Braves gens! bonnes & loyales natures! Ils écrivaient énormément, consacrant à cela tous leurs moments perdus, — perdus en effet pour tant d'autres qui les gaspillent; — ils faisaient à chaque instant, & presque toujours à leurs frais, gémir sous leurs productions accumulées le vieux pressoir de Gutenberg: & cependant ils se gardaient bien de s'intituler « hommes de lettres ». La littérature, pour eux, n'était pas une profession, encore moins un métier; ce n'était pas non plus une « mission », un « sacerdoce »: c'était tout simplement une récréation, un délassement; que dis-je? un plaisir, un bonheur, — le plus grand de tous! — Et remarquez bien ceci, mes chers et orgueilleux contemporains: c'étaient toujours des hommes probes, sincères, affectueux, de relations charmantes,

étrangers à l'intrigue, au vil tripotage, à la fièvre immonde du *parvenir* quand même, & constamment, uniquement attachés à leurs devoirs. Rien d'étonnant à cela: l'amour désintéressé des choses de l'esprit, le goût innocent des petits régals de la pensée, a pour condition première & indispensable la pureté du cœur, la tranquillité de la conscience. Pour s'occuper en paix, chaque jour que le bon Dieu fait luire, d'une rime trop pauvre à enrichir, d'un vers à couper savamment, d'une strophe à ciseler avec art, il ne faut pas se lever, chaque matin, de mauvaise humeur envers les autres & envers soi-même; il faut l'absence de toute inquiétude, de toute angoisse, de tout remords; il faut être sûr, tous les soirs, d'une digestion bien faite, & toutes les nuits, d'un sommeil bien réparateur; il ne faut être, en un mot, ni avare, ni ambitieux, ni méchant.

JOSEPH BOULMIER.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

ROSA FERUCCI SA VIE ET SES LETTRES

Publiées par sa Mère (1).

Il y a treize ans, lorsque les premières révélations d'Ozanam & de l'abbé Peyreyve eurent fait connaître à la France le nom de Rosa Ferucci, nous avons signalé à nos lectrices la courte & émouvante biographie qui retraçait les rapides années de cette sainte & charmante fille. Aujourd'hui, des détails plus complets, plus précis, plus intimes aussi nous sont donnés par celle qui connut le mieux l'âme de Rosa, par sa mère elle-même, & c'est ce livre nouveau que nous recommandons vivement à notre jeune public. On contemple là, épanouie dans toute sa beauté & sa pureté, une âme chrétienne, l'âme d'une jeune fille, douce, modeste, charitable, pieuse, modèle

de piété filiale, qui sait unir les plus rares talents, les dons les plus brillants de l'intelligence, non-seulement à toutes les vertus domestiques, mais aux sentiments les plus humbles d'elle-même, & qui rappelle, par son génie comme par sa dévotion & sa modestie, cette jeune Vénitienne, Héléna Cornaro, dont Rio nous a révélé la touchante histoire (1).

Les parents de Rosa avaient cultivé avec un soin religieux les belles facultés qu'elle tenait de Dieu; elle avait beaucoup appris, son intelligence & son instruction étaient bien supérieures à celles de la plupart des femmes, mais l'orgueil n'avait pas eu d'entrée dans son âme; elle était restée simple, dévouée, modeste. Plus elle avait approfondi les sciences humaines, plus elle s'était rapprochée de Dieu, plus elle avait aimé celui qu'elle adorait dans la nature, dont elle voyait la main dans les événements de l'histoire & dont le nom donnait seul, pour elle, du charme à la belle poésie.

Ce volume, écrit par la plume maternelle, n'offre rien que le développement du caractère de cette enfant si distinguée & si chérie; il est néanmoins

(1) Un beau volume, prix: 3 francs. Chez Didier, 35, quai des Grands-Augustins, Paris.

(1) Voir *Journal des Demoiselles*, année 1856.

d'un vif intérêt & nous voudrions le voir entre les mains de toutes les jeunes filles. Il est de ceux, trop rares, qui élèvent l'âme, qui lui font voir le vrai but de notre voyage ici-bas. Il se termine par les lettres de Rosa à son fiancé Gaetano; ce sont des lettres d'amour; mais quel amour! quelle pureté! quelle religion! Et, au milieu des plus doux projets d'avenir, quels desirs de perfection & de vertu! Cette affection digne des anges ne fut pas couronnée sur la terre: Rosa mourut avant le mariage; sa mort fut sainte comme sa vie, & triomphante comme la gloire qui l'attendait au ciel. Sa mère, désolée & glorieuse à la fois, a écrit ces pages que nous signalons à nos lectrices, pour faire à sa Rosa de nouvelles & ferventes amies, & nous la félicitons d'avoir si bien réussi dans cette entreprise. Le traducteur, monsieur l'abbé Monnier, a rendu avec la plus élégante fidélité, le charme exquis de l'original.

M. B.

CE QUE DISENT LES CHAMPS

PAR MADAME LA BARONNE DE MACKAU (1).

*Herbes & plantes qui naissent de la terre, louez le Seigneur! C'est là ce que les champs ont dit à l'aimable & pieux auteur de ce petit volume; c'est là ce que la nature entière répète aux âmes élevées & pures. Pour elles, il est impossible de voir cette superbe horloge sans adorer l'horloger; on ne peut vivre aux champs sans aimer plus religieusement & plus profondément Celui qui les créa, qui les orna de beauté, de fécondité; Celui qui étendit le pavillon du ciel, qui para la terre de verdure & de fleurs, qui donna aux animaux l'instinct & aux hommes l'intelligence. Mais cette intelligence, si prompte & si vive, oublie trop souvent le Dieu dont elle émane; aux champs, le laboureur, le berger, la petite servante, absorbés dans leurs travaux & leurs fatigues, ne pensent guère à ce Dieu de toute bonté, qui fait germer la semence & qui donne la nourriture à tout être qui crie vers lui; l'auteur de ce charmant volume: *Ce que disent les Champs*, a voulu rappeler les lois religieuses à ses bons amis les paysans; elle a encadré, avec goût & simplicité, dans une suite de tableaux champêtres, de scènes agrestes, les grandes vérités morales que tout homme peut comprendre & dont tout homme a besoin; elle a imprimé à ce travail un grand charme & une grande simplicité; jugez-en: elle veut montrer au laboureur qu'il a une âme. Voici comment elle s'y prend:*

« Quels beaux sillons vous venez de tracer, & quel parfum s'échappe de la terre! j'admire ces

jeunes chevaux qui reviennent tant de fois sur leurs pas avec une docilité parfaite... — Dites-moi, vous êtes-vous jamais demandé ce qui vous rend leur maître, & comment vous avez pu les habituer à vous obéir & à ne pas briser leurs traits?

» Pour en être arrivé là, il faut que vous leur soyez supérieur, & ce n'est point par votre corps que vous pouvez l'être, car, à le prendre par ce côté, vos chevaux sont autrement forts que vous. C'est donc parce que vous avez en vous quelque chose qu'ils n'ont pas: un esprit qui raisonne, qui se propose un but, qui veut puissamment, librement, persévérément.

« Cet esprit, qui vous rend le maître de vos chevaux & de toute la nature, c'est votre âme. »

Par cette âme, l'homme ressemble à Dieu, qui, en le créant à son image, l'a créé à l'image de son âme & non à celle de son corps, « n'en ayant point. »

« Vous auriez peut-être envie de m'objecter: — Mais cette âme, je ne la vois pas, & quand on ne voit pas les choses, dame! on n'y croit pas si fort!

» Cependant, mon ami, à combien de choses vous croyez que vous ne voyez pas! Ne me disiez-vous pas un jour en parlant de Louison, votre fille: « Cette petite a une intelligence extraordinaire! » Vous croyez donc à l'intelligence de Louison, & vous avez raison. Pourtant, vous ne l'avez pas vue son intelligence!..

» Vous me racontiez une autre fois que cette même Louison avait partagé son pain avec la vieille mère Madeleine, & vous ajoutiez: « D'ailleurs, madame, cette enfant-là a un cœur... oh! mais un cœur d'or... » Vous voilà donc croyant au cœur de Louison sans l'avoir vu davantage que son intelligence. Et maintenant, que pensez-vous de sa volonté? Êtes-vous bien certain qu'elle en ait une? — Ah! madame... si elle a une volonté! bien sûr que oui, & même qu'il n'est pas facile de lui en faire changer. — Eh bien! cher ami, l'intelligence de Louison, son cœur, sa volonté, toutes ces choses auxquelles vous croyez sans les avoir vues, c'est son âme. »

Elle résout avec une logique charmante la question des mystères:

« J'aimerais beaucoup à savoir si jamais vous avez trouvé étonnant qu'il faille croire certaines vérités sans les comprendre, telles que sont les mystères de notre religion? — Pour ça, non, madame! s'écria bien vite mon vieil ami; y a pas besoin d'aller si loin pour voir qu'il y a des mystères ailleurs que dans la religion; y en a bien dans mon jardin, dans le champ d'à côté & jusque dans le poulailler de ma femme. — Comment l'entendez-vous, père Louis? — Dame! quand je plante un haricot & que de ce haricot il sort vingt ou trente cosses, contenant chacune quatre ou cinq haricots,

(1) Prix, 1 fr. 25. Un volume, chez Plon, rue Garancière, n° 10, Paris.

je ne comprends pas du tout comment que ça se fait, & que c'est bien vrai pourtant. Le blé que voilà là-bas fait tout comme mes haricots, & nos beaux savants de campagne ne m'ont jamais expliqué ce prodige.

» Sauraient-ils me dire davantage comment d'un œuf, où je ne vois que du liquide blanc & jaune, il va sortir un jour un petit poulet qui paille, qui a un bec, des pattes & des plumes? Tout ça sont des mystères, ma bonne dame, & les gens qui ne veulent pas croire ceux de la religion, soi-disant parce qu'ils ne les comprennent pas, c'est qu'ils n'ont jamais réfléchi qu'ils en croyaient bien d'autres tout aussi impossibles à expliquer. »

Elle répond à une bonne paysanne qui lui demande pourquoi Dieu n'exauce pas toujours les prières qui lui sont faites :

« Et vous, ma chère amie, quand votre fille atteinte d'une grosse fièvre vous a suppliée de la laisser courir dans le pré voisin, l'avez-vous laissée faire? — Non, certainement. »

» Ou bien, quand votre fils, tout petit, a voulu jouer avec une grande faux, la lui avez-vous donnée? — Pas davantage. »

» Cependant vous les aimez bien; mais vous

saviez qu'ils allaient se faire du mal avec ce qu'ils vous demandaient, & vous n'avez pas exaucé leurs désirs. Il en est ainsi de Dieu. Nous sommes à son égard comme de vrais enfants; nous ne savons pas au juste ce qui nous est nécessaire; nous lui demandons souvent des choses avec lesquelles nous ferions notre malheur éternel, parce que nous nous en servirions mal. »

Et le livre poursuit ainsi son cours, mêlant de bonnes & saintes vérités à de charmantes descriptions, comme un fruit exquis qui serait entouré de fleurs & de verdure. Premier essai d'une plume aimable, nous espérons que l'auteur poursuivra le sillon qu'il a ouvert; sillon nouveau, car les champs jusqu'ici n'ont pas beaucoup inspiré les écrivains catholiques, & on n'a pas beaucoup écrit pour ceux qui les habitent. Quand les paysans lisent, ils ne lisent guère que des livres malsains & vulgaires, débités par des colporteurs ou achetés au marché de la ville voisine. Il y aurait là, pour un talent sérieux & aimable, tel que celui de madame de Mackau, une belle place à occuper & de grands services à rendre.

M. B.

CONSEILS

III

LE TRAVAIL

« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

J'EN dirais volontiers autant du travail; le Seigneur, en condamnant Adam au travail, a permis que cette condamnation fût une grâce & une bénédiction; le travail, honneur de la vie, consolation, allègement des peines, source de santé, de gaieté, le travail qui abrège les heures en les rendant fécondes, quel bien! & l'avons-nous jamais apprécié à sa juste valeur? Dieu nous a montré une fois de plus sa bonté en nous faisant un strict devoir de ce qui est en même temps, & pour tous, un si grand bonheur!

Pour trouver la joie dans le travail, il faut l'aimer & le pratiquer sérieusement, assidûment & d'une manière utile. Les femmes, du moins le

plus grand nombre, ne sont pas destinées à gagner le pain quotidien de la famille; leur labeur s'exerce à l'ombre, d'une manière modeste & silencieuse, mais la loi existe pour elles autant que pour l'homme; elle existe pour toutes les conditions; aucun enfant d'Adam ne peut s'y dérober, il faut obéir sérieusement à une loi sérieuse, rendre sa vie aussi utile qu'on le peut, en travaillant de l'esprit & des mains, pour le bien-être des siens & le soulagement des pauvres. « La vie inutile, dit un écrivain chrétien, monseigneur Le-courcier, est injurieuse à Dieu qui a tant donné » & qui ne donne pas pour nourrir l'orgueil & la » paresse; la vie inutile est fatale à la société, dont » elle soulève l'envie, l'irritation, les préventions » injustes & souvent odieuses; la vie inutile, une » vie qui se consumerait en lectures romanesques

» ou en futilités d'ajustement, est une vie qui ap-
» pauvrit la sève des générations & les fait moins
» fortes & moins nobles... »

Il faut être utile & ne pas croire que l'on travaille lorsqu'on fait des *riens*; j'appelle *riens*, mille superfluités qui n'ajoutent ni à la grâce de l'ajustement, ni au bien-être de nos habitations. Par exemple, dans le sommaire des travaux qu'on recommande aux jeunes filles, figurent des broderies destinées à orner des *étuis pour des peignes de poche*, des *cartons pour les cols & les manches*, d'autres pour les sacs dans lesquels on enferme le linge sali; en conscience, employer son temps à de pareilles superfluités, n'est-ce pas à la fois profaner le temps & le travail?

Travaillons donc, mais avec règle & avec intelligence. Le soin de la maison est le premier qui doit nous occuper : la surveillance, les ordres à donner aux domestiques, les comptes, voilà ce qui occupe une part du temps des femmes riches; les moins riches mettent elles-mêmes *la main à la pâte* & elles font très-bien. On voit toujours avec respect une femme sans fortune qui, pour ménager l'argent que gagne péniblement son mari, sait suppléer une servante, faire la cuisine, le repassage & le rangement de sa maison; mais autant on admire son industrie & son courage, autant on loue peu les femmes riches qui se privent des services d'une femme de chambre ou d'une cuisinière, pour économiser davantage. L'avarice est une faute grave contre la société, puisqu'elle enlève au pauvre le juste salaire qu'il pourrait mériter. Après la maison, travail ou surveillance, viennent les ouvrages à l'aiguille. Pour la femme d'une condition médiocre, le champ est vaste : raccommodages, entretien des vêtements, travaux de couture sont là & la réclamation; il faut qu'elle soit comme la femme forte & que chaque enfant ait un double vêtement; mais qu'elle se défie de son talent de couturière! le bon marché relatif des étoffes induit les femmes adroites & ingénieuses à de grandes dépenses & à un amour exagéré de la toilette : *Cela coûte si peu! je le fais moi-même!*

Soit, mais néanmoins calculez! & vous verrez que ces bons marchés sont ruineux, qu'ils vous demandent bien de l'argent, qu'ils vous enlèvent beaucoup de temps & qu'ils font pencher du côté de votre coquetterie cette balance du budget, qui ne devrait incliner que du côté de vos enfants ou de vos vieux parents...

Pour les femmes riches, les travaux de mains

occupent aussi bien des heures; j'en connais, & de bien laborieuses, qui ne travaillent absolument que pour les églises & qui font des chefs-d'œuvre; d'autres ne travaillent que pour les pauvres. J'en citerai une, mère de sept enfants, chargée du poids d'une maison considérable, & qui trouve moyen, *en allant & en venant*, de faire par an *cent paires* de bas pour les pauvres. Car c'est là un secret des femmes vraiment laborieuses; elles ont des ouvrages pour toutes les heures : au repos, on coud ou l'on fait de la tapisserie; en recevant des visites, on peut faire un ouvrage facile, du crochet ou du filet par exemple, & dans les intervalles, en attendant son mari dans la salle à manger ou le soir, entre chien & loup, on tricote pour les enfants & pour les pauvres. Aucun moment de perdu; c'est la devise des gens laborieux, & l'on connaît l'histoire de Daguesseau, qui avait lu, la plume à la main & prenant des notes, un important travail historique, pendant les moments où, tous les jours, il attendait sa femme.

L'étude est aussi un travail nécessaire aux femmes dont le temps n'est pas surchargé d'indispensables occupations. L'esprit ne peut pas croupir dans l'indolence & l'ignorance, & l'épouse, la mère doit posséder quelques clartés pour ces entretiens de famille, si bons, si nécessaires, & que le fumoir & le club remplaceront si la maîtresse de la maison ne trouve rien à dire ni rien à répondre. Une heure de lecture dans un bon livre d'histoire, de voyage, ou dans une bonne *Revue*, une courte lecture de piété, est-ce trop demander?

Qu'il serait bon aussi de compter parmi les travaux d'une vie utile quelques bonnes œuvres, — le souci d'un malade, le soin de lui porter ou de lui envoyer quelques secours, une leçon donnée à un enfant pauvre! Ceci donnerait de la douceur à la journée entière, du repos à la conscience, un charme au sommeil. Ce serait, avec la prière, la part de Dieu dans notre vie, l'obole que nous lui offririons au jour de la reddition des comptes... « Tout ce que nous faisons pour le monde périra » avec le monde; tout ce que nous faisons pour Dieu sera immortel, » disait Massillon. Je vous laisse, chères lectrices, avec cette pensée, & j'y ajoute celle-ci : Que tout travail fait pour obéir à la loi divine est digne par cela même des divines récompenses, & que c'est du figuier stérile que Jésus-Christ a dit : « Pourquoi occupe-t-il la terre? »

M. B.



LETTRES A NATHALIE

DEUXIÈME SÉRIE

CINQUIÈME LETTRE

LES RÈGLES DE LA CONVERSATION

IL faut croire, ma chère Nathalie, que cette affaire des réceptions chez votre oncle, & ce rôle de maîtresse de maison auquel vous voilà tout d'un coup obligée, vous causent de grands tracas, si j'en juge par vos questions et vos inquiétudes.

Rassurez-vous, ma chère enfant; j'ai déjà eu de vos nouvelles, & je sais de bonne source que vous vous en tirez fort bien. Je vous aime trop pour ne pas m'être informé de vous en toute hâte, le premier jour où il m'est tombé un de vos invités sous la main. Tout le monde s'accorde à rendre justice à la haute convenance, au ton parfait, à l'élégance exquise de votre maintien. Vous n'avez point ces airs d'aplomb forcé ni de sollicitude effarouchée, qui, sous prétexte de veiller à tout, répandent autour d'une table la gêne & l'embarras. Votre assurance est encore bien jeune; elle sent sa modestie nécessaire, & votre bonne volonté a quelque chose de si gracieux, de si touchant, qu'elle plaît sans y penser & fait régner autour de vous une sorte de paix & de contentement.

Cet incontestable succès ne vous suffit pas; il vous semble que vous pourriez faire mieux. Vous avez raison, Nathalie; c'est bien ainsi qu'il faut prendre notre réussite & jusqu'à nos triomphes. Il convient sur-le-champ, pour calmer notre amour-propre & réveiller notre émulation, de discernar avec sévérité ce qui nous reste encore à faire.

Il vous semble que vous demeurez trop effacée dans la conversation. Tant que vous étiez absolument une jeune fille & perdue entre toutes dans une obscurité anonyme, vous n'aviez, comme vous le dites fort bien, rien autre chose à faire qu'à vous taire, à écouter & à passer inaperçue.

Maintenant au contraire, que l'absence de votre

tante vous délègue sa place & aussi son autorité, il est tout naturel & absolument nécessaire de ne point demeurer silencieuse & de prendre une certaine part à la conversation, quoique vous soyez bien jeune & bien inexpérimentée pour entreprendre de la diriger, ou même d'y exercer une influence.

C'est particulièrement à table, comme vous le faites remarquer avec beaucoup de raison, que la conversation devient aisément plus concentrée & plus suivie. Tous les interlocuteurs sont en présence; aucun d'eux ne peut se dérober aux conséquences de ses paroles & fuir la discussion des thèses qu'il a avancées; il faut qu'il attende, qu'il subisse, qu'il relève à son tour la riposte. Ces circonstances particulières donnent à la conversation qui se tient dans un dîner une saveur & un relief tout particuliers.

Mais les règles de l'entretien ne sont pas pour cela différentes de toute autre causerie.

Je suis comme vous, Nathalie: quelque jeune que vous soyez, j'estime qu'eu égard à la situation de maîtresse de maison qui vous est faite, vous devez déjà exercer une certaine direction sur le mouvement, la tournure, le sujet des discours qui se tiennent devant vous.

Je dirai plus: je ne suis pas trop fâché que vous soyez soumise à cette épreuve délicate, & chargée de ce devoir difficile à un âge où la plupart de vos compagnes en sont encore à se taire & à écouter. Vous n'aurez point à affronter plus tard l'inconvénient bien autrement redoutable de prendre tout d'un coup un aplomb exagéré, au risque de déployer dans votre propre salon des actes d'autorité & de commandement fort ridicules.

Votre oncle ne reçoit personne qui ne vous soit déjà connu, au moins de réputation. Là, comme ailleurs du reste, les exceptions ne comptent pas. Vous savez que vous êtes en présence d'un médecin, d'un grand propriétaire, d'un vieux soldat, d'un ancien diplomate, d'un savant de profession, d'un personnage politique. Il est impossible que la force des choses ne conduise pas les idées dans quelqu'une de ces directions. La maîtresse de

maison ne doit pas manquer, par quelque question adroitement placée, de provoquer les explications de la personne compétente.

Ne craignez pas, Nathalie, de mettre par cette avance qui que ce soit dans l'embarras. La parole ne manque à personne dès qu'on l'interroge sur un sujet qui l'intéresse & qu'il possède à fond. Ce qui fait l'hésitation & l'insuffisance de la plupart des hommes, c'est moins leur inexpérience oratoire que leur incompétence & leur présomption.

Si le flux & le reflux du dialogue ne vous entraînent pas à côtoyer certaines pensées, ou si la conversation menaçait de s'immobiliser et de tomber dans la stagnation, il est tout à fait dans les convenances que la maîtresse de la maison rompe les chiens, comme nous le disons en terme de vénerie, & qu'elle mette de propos délibéré l'entretien sur une nouvelle piste. Une fois que les réflexions sont lancées dans une autre direction, elles ne manquent pas de reprendre leur élan, & vous ne tarderez pas à vous sentir en mesure de mettre en relief, à son tour, tel de vos convives qui, malgré sa valeur, était demeuré jusque-là trop silencieux.

Cet art de produire habilement sur la scène chacun des personnages de votre salon est plus facile à expliquer qu'à mettre en pratique. Non pas qu'il soit bien malaisé d'appeler ainsi chacun à son tour sur le premier rang & de lui donner pour quelques instants la parole, mais il faut encore observer les convenances, ménager les susceptibilités & se tenir en garde contre l'éternelle & impitoyable race des bavards.

Évitez par-dessus tout, Nathalie, ce manque d'égards dont on se rend si souvent coupable envers les hommes d'une haute valeur. On abuse de leur présence & de leur urbanité pour les exhiber, à la façon d'une bête curieuse. On les accable de questions souvent fort indiscreètes; volontiers on étendrait pour eux un second tapis au milieu du salon, & on les prierait de s'asseoir sur un fauteuil un peu plus élevé, comme on le ferait pour un escamoteur ou un saltimbanque, afin de mieux jouir des talents, des bons mots, des expositions oratoires dont on va le forcer à faire parade.

Vous comprenez, ma cousine, jusqu'à quel point cet affichage public est déplacé, & combien il devient pénible pour un véritable homme de mérite. Autant il se sent disposé à reconnaître l'amabilité de votre invitation et la grâce de votre accueil par une dépense raisonnable de lui-même, autant il se trouve surpris & offensé de se sentir tout d'un coup le pistolet sur la gorge. Il se demande si on ne l'aurait pas mis sur des lettres ou sur la carte du dîner, à la façon du violon ou du menu. Il en est à regretter de ne pouvoir pas suivre l'exemple de ce musicien qui, reçu comme homme du monde à une soirée de famille, avait laissé chez lui sa basse. Les regrets de ces mélomanes économes furent poussés si loin & exprimés avec une vivacité si peu séante, que l'artiste

prit le parti, au dîner suivant, de rester chez lui & d'envoyer à sa place, par son domestique, l'instrument pour lequel on témoignait un si touchant intérêt.

Je vous parle en connaissance de cause de ce supplice du pilori & de l'exposition publique. Quoique je sois de ceux qui, à bon droit, passent inaperçus dans les salons, il m'est arrivé, tant les hasards sont grands, tant certaines compagnies, même riches & bien nées, sont dépourvues, de passer, à quelque dessert ou à quelque thé, pour une façon d'homme remarquable. Je vérifiais ainsi, à mes dépens, le vieux & toujours infailible proverbe, que, *dans le pays des aveugles, les borgnes sont rois*. L'enthousiasme de la maîtresse de maison, toujours prête à vanter sa marchandise, ou, pour parler moins bourgeoisement, toujours prête à faire le panégyrique de son saint, aurait bien voulu me faire accepter au moins pour quelque contre-façon ou quelque réduction de grand homme. Je vous assure qu'en présence de pareilles sommations et quand on vous retire l'échelle du piédestal, on se sent vite fort mal à son aise. La pauvre marquise, étrangère à toutes les inspirations de la verve, & ignorant que, suivant la parole de l'Évangile, « l'esprit souffle où il veut, » s'efforçait de me faire repasser par tous les chemins que, dans l'abandon d'un entretien intime & aisé, j'avais parcourus, la veille même, avec son mari, & parce que j'avais pu peut-être dans cette effusion de mon âme avec un ami, rencontrer quelques mots heureux, quelque veine entraînante, elle s'imaginait bonnement qu'on peut tirer ainsi une seconde édition de soi-même, à la face du public. Il faudrait, en pareil cas, une rude vanité pour ressusciter de mémoire le souvenir de sa propre inspiration. On ne débite pas plus en menue monnaie sa propre éloquence que sa vertu.

Puisque j'ai prononcé ce mot de *vertu*, je m'y arrête & j'y insiste, ma chère cousine. Il y a, en effet, une véritable analogie, dès qu'il s'agit d'un homme d'un véritable talent, entre cette espèce de pudeur qui l'invite à ne pas écraser ou seulement fatiguer les autres de lui-même, & cette réserve, plus délicate et plus louable encore, qui défend à l'homme de bien de raconter à sa main droite les actions de sa main gauche. Il faut vraiment, pour qu'il se livre & qu'on le pénètre tout entier, que son cœur soit entraîné à s'ouvrir. Il faut qu'il sente autour de lui, non point le frémissement peut-être contraint & arraché de l'admiration, mais l'accueil plus engageant & plus doux de la sympathie.

Je vous parle, bien entendu, ma cousine, de la perle rare, du phénix, de l'homme de lettres, de l'orateur, de l'artiste, du savant, du journaliste véritablement modeste & véritablement homme du monde, de celui qui n'éprouve pas le besoin de se faire, dès qu'il est dans une société nouvelle, une réclame & un prospectus. Soyez persuadée qu'il connaît son devoir & qu'il ne manquera pas de

payer convenablement sa dette à la compagnie ; mais ayez au moins la patience de lui faire crédit ; ne lui demandez pas son argent à la porte. Les riches d'esprit ont au moins cette supériorité qu'ils sont les seuls dans ce monde à ne point s'appauvrir en se dépensant.

Hélas ! ma chère Nathalie, on a bien tort de provoquer ainsi la vanité des pauvres auteurs & de se donner tant de mal pour les aider à se rendre ridicules ; ils en viendraient bien à bout tout seuls. On passe encore à un homme d'un véritable talent de faire la roue & de s'établir en public. Après qu'on a souri tout bas de cet orgueil féroce & fait semblant de condescendre à ses prétentions, on ne laisse pas de goûter un certain plaisir à ce qu'on entend. Sans doute, le discours sent un peu l'apprêt, quelquefois le rance ou le moisi, mais on sait gré à celui qui occupe le tapis de l'avoire remis à neuf ; on sent qu'il l'a retapé et rafraîchi, & le plus indifférent ne laisse pas d'être flatté du moment où il s'aperçoit qu'on a fait quelque chose tout exprès pour lui.

C'est ainsi que les étoiles de troisième et de quatrième grandeur font encore quelque figure dans le monde, lorsqu'elles n'y rencontrent pas un astre supérieur qui les éclipe. Cette poussière de réputation littéraire a encore son prix ; mais il faut aussi avouer que certaines maîtresses de maison y ont été bien cruellement prises.

Il faut tenir compte, en effet, de la chance imminente que l'on court de rencontrer le vrai, le terrible, l'indomptable bavard, l'homme-cloche, l'homme-canon, celui que toutes les puissances réunies du ciel & de la terre ne parviendraient pas à réduire au silence. A peine a-t-il commencé, dès qu'il a pris pied & qu'il est entré par quelque incident modeste dans le courant de l'entretien, il grossit, il s'amoncelle, il s'étale ; il faut qu'il parle, qu'il se développe, qu'il achève, qu'il se retourne, qu'il recommence ; il ne demande même plus qu'on lui prête attention & qu'on s'occupe de lui, il se contente parfaitement de s'écouter & de s'entendre lui-même.

Cette représentation à grand orchestre par un

seul acteur qui remplit tout le théâtre, n'est pas toujours donnée par un invité malencontreux auquel on a lâché la bride ou cédé le terrain ; souvent c'est le maître de la maison lui-même qui se rembourse ainsi de ses gâteaux. Alors, comme il se sent sur son terrain & que personne ne peut lui refuser dans sa propre maison un certain droit de seigneur, il faut bien courber la tête & avaler ses tirades à la suite de sa cuisine. J'ai connu, entre autres, un poète critique de quelque renom, chez lequel il était absolument interdit de s'intéresser à quoi que ce pût être qui n'eût pas un rapport direct, patent, invincible avec lui-même. Lorsque, par hasard, dans la soirée, l'imprudence ou l'indiscipline de quelque invité l'entraînait hors de cette sphère impitoyable, on voyait l'amphitryon donner des signes d'inquiétude comme un cheval attaché trop court, s'agiter sur son siège & enfin se lever d'un air de mauvaise humeur, pour arpen-ter le salon en long & en large, au milieu de toute l'assemblée assise, jusqu'à ce que le malencontreux sujet fût épuisé et la conversation orientée de nouveau dans sa direction.

Enfin, ma chère Nathalie, puisque vous voulez absolument un conseil pratique & qui soit pour vous d'un usage sûr et facile, il me semble qu'une maîtresse de maison rencontrerait tout ce que peut imaginer ou régler la politesse la plus exquise, seulement en faisant effort pour rendre la soirée ou le dîner agréable à ceux qui y prennent part. Porter aux moindres détails une attention scrupuleuse, s'oublier soi-même, penser beaucoup aux autres & ne pas mettre moins de soin à deviner qu'à faire réussir les satisfactions qu'ils attendent. C'est là le premier & le plus grand de tous les arts. Le plus bel éloge qu'on puisse faire de la véritable politesse dans le monde, c'est qu'au fond elle est l'expression la plus exacte, sinon la plus sincère, de la bonté. Voilà pourquoi elle se devine & s'observe au moins autant par le cœur que par l'éducation.

Votre cousin bien affectionné,

ANTONIN RONDELET.

ORPHELINE

(SUITE)

XXII

PENSÉES INTIMES

DOUZE ans se sont écoulés; douze ans, long espace dans la vie humaine, longue galerie dallée de noir & de blanc, de malheur & de joie, & qui pourtant a laissé Laurence dans la situation extérieure où nous l'avons quittée. Elle vit entre son mari & son enfant; elle a conservé sa fortune; elle habite tour à tour Paris & le Donjon; le public, indifférent, la croit très-heureuse; les témoins de sa vie, amis, connaissances, domestiques, savent mieux ce qu'il faut déduire de ce brillant total; mais seule elle sait bien ce qu'elle a pensé, ce qu'elle a souffert. Les peines domestiques ne sont pas de celles qui se racontent & se confient; les âmes délicates gardent ce secret & ne croient pas que les torts d'une moitié du ménage dégagent de ses devoirs l'autre moitié; elles jettent un voile fidèle sur les erreurs qui les font souffrir, & c'est tout au plus au papier, ce muet ami, que ces âmes éprouvées disent leurs peines. Laurence avait pris cette habitude durant ses longs jours de solitude aux champs: elle priaït pour se consoler, elle écrivait pour se soulager; & nous ferons quelques emprunts à son journal, afin de savoir ce qui s'est passé pendant ces douze ans écoulés. Elle écrivait le soir même de la mort de son beau-père :

« Au Donjon, 18 août 18... »

» Tout est donc fini ici-bas pour mon pauvre père... cette belle soirée d'hier a été son dernier soir; ce mot : *Que ce pauvre homme est heureux!* la dernière pensée qu'il ait exprimée sur la terre... La mort est venue comme un voleur, & elle a gardé le secret de ses craintes & de ses sentiments suprêmes... elle l'a emporté... comment? dans quel état? nul ne saurait le dire. Où? devant Dieu; Dieu si pur, si juste & si redoutable pour ceux qui ne l'ont pas aimé... Mon sang se glace à ces pensées; je me souviens d'avoir lu un jour : « On ne se perd que lorsqu'on le veut bien. » Parole dite pour rassurer une âme timorée, mais qui m'épouvante quand je me souviens de tant d'actes, de tant de paroles, de tant de sentiments qui *voulaient* la perte & non le salut. Mais le regard divin

pénètre au fond du cœur; plus rapide que la lumière, il a surpris le soupir, le dernier regret, le dernier élan de cette pauvre âme, & peut-être a-t-il pardonné!...

» J'ai écrit à Paul; j'ai essayé de le consoler, car il sera navré de n'avoir pas revu son pauvre père... il va nous revenir... je sens à la compassion que son chagrin m'inspire que je n'ai pas cessé de l'aimer. Tant mieux! quand on a promis d'aimer, il faut aimer jusqu'à la fin.

» Il n'est pas venu. La lettre que je lui écrivais pour lui annoncer la triste nouvelle s'est croisée avec un billet de lui : il quittait le pays de Galles pour l'Écosse, pour les îles Feroë, ou Schetland, que sais-je? il ne me donnait pas son adresse, il m'écrirait plus tard. C'est tout. J'avais eu la folie de me créer de nouvelles illusions sur ce retour, sur ce chagrin où nous serions deux pour regretter & pleurer; Paul affligé, en deuil, serait à nous; nous allions le reconquérir... Il s'agit bien de sentiment! Il va chasser le daim rouge dans les montagnes & les oiseaux de mer sur les côtes... Qu'est-ce qu'une femme & un enfant en comparaison de ces jouissances?... On sonne en ce moment les funérailles de son père... il faut prier, il faut prier... pour les pauvres morts & pour les vivants... pour lui qui s'amuse & pour moi qui souffre... J'avais donc beaucoup espéré que je souffre tant de cette déception? Je ne croyais pas pouvoir encore espérer : on se connaît si peu soi-même! »

« Un an plus tard.

» Me revoici au Donjon, après un hiver des plus tristes à Paris. Je n'ai à me louer ni de Paul ni de ma santé; l'un exerce une influence sur l'autre peut-être : si j'étais contente, il me semble que je renâtrais à la vie. Dans ma situation, le chagrin est plus poignant par cela même qu'il tient à peu de chose; si Paul voulait, je serais parfaitement heureuse; il est difficile de se soumettre à un malheur qui dépend tout à fait de la bonne volonté d'un autre. Il semble chaque matin que cette volonté deviendra clémente & douce, que ce mot : « Je désire que tu sois contente, ma pauvre femme! » ce mot si naturel & si désiré, tombera enfin de ses lèvres, & chaque soir, je m'aperçois que l'espérance du matin était une illusion, & je me couche avec la certitude que le lendemain ne vaudra pas mieux que la veille, sauf à reprendre un vain es-

poir avec les riantes lueurs de l'aube! Si Paul voulait, lui serait-il donc impossible de ne pas désertier sans cesse sa maison, de me montrer de la confiance, de s'occuper avec moi de notre enfant, non pas seulement pour l'embrasser & lui donner des joujoux, de ne pas compromettre notre nom dans des sociétés mauvaises, & notre fortune sur des tables de jeu? Suis-je donc trop austère? demandé-je l'impossible? Il me semble que non; ne vois-je pas autour de nous des ménages tendrement unis, des existences confondues, des âmes liées, soudées l'une à l'autre? Quelle plus étroite communauté d'affection, d'intérêt & d'idées que celle de monsieur & madame Mesnil? Monsieur & madame de Gault, quoique vivant dans le grand monde, ne se séparent jamais; ils n'ont pas de secrets l'un pour l'autre, leur entente est quelque chose de charmant & de respectable; quelle belle Baucis en cheveux blancs, aimée de son mari, vénérée de ses enfants! Cette félicité, simple, naturelle, née de l'accord de deux âmes, portant en le bénissant le même joug, marchant, en se réglant l'une sur l'autre du même pas, m'est déniée, & j'ai bien de la peine à dire au Seigneur: *Amen! Fiat!* Je me suis, il me semble, résignée à la pauvreté, à la dépendance, c'était le choix direct de Dieu pour moi, mais l'isolement par la faute d'un autre, la solitude, le veuvage du cœur, par la faute de ce cœur qui devrait être tout à moi, j'ai de la peine à l'accepter...

» Et pourtant, n'est-ce pas aussi le choix de Dieu pour moi? ne dit-il pas dans son Évangile qu'il émonde les branches de sa vigne, afin de se l'unir plus étroitement? Émondez, retranchez, Seigneur, ces branches qui voudraient se couronner de fleurs & de fruits terrestres, &, dépouillée de mes joies, unissez-moi plus que jamais à vous...

» Antoinette ne me reste-t-elle pas? elle est la fidèle compagne de ma solitude; mais cette enfant a mon cœur, car lorsque son père nous fait une courte visite, elle court vers lui, elle est tout à lui, elle ne veut pas s'en séparer. Il est aimable pour elle... aimable comme le serait un étranger, qui n'a pas le droit de blâme, de réprimande sur l'enfant qu'il gâte & qu'il caresse. Droit qui naît du devoir. Paul, qui ne passe avec Antoinette que des instants fugitifs, ne la connaît pas: il admire sa jolie figure, sa grâce d'enfant, ses petites réparties; il la loue, il la choisit & me la rend toujours un peu plus indocile, un peu moins raisonnable qu'il ne l'avait prise. Je gronde alors; je représente la prose dans sa vie, tandis que ce père charmant, enjoué, toujours jeune, les mains chargées de bonbons, de jouets, représente la poésie telle que les enfants la conçoivent. Il viendra un temps où elle me comprendra mieux... Déjà, maintenant même, elle entrevoit; elle me disait l'autre jour:

« Pourquoi papa s'en va-t-il toujours? Il dit qu'il m'aime tant, & il s'en va! je ne comprends pas cela. Moi, je ne voudrais jamais quitter les personnes que j'aime, vous, maman, & lui... &

Angèle Mesnil... Puis-je dire à papa qu'il doit rester avec nous?

» — Oui, ma fille, tu le peux; cela ne peut déplaire à ton père... »

» Elle l'a dit; il l'a embrassée en riant & en l'appelant: « Charmante perruche!

» — Pourquoi perruche, papa?

» — Parce que tu ne sais ce que tu dis, & que tu répètes ce que tu entends dire. Papa a affaire au dehors, vois-tu: sans cela, pourrait-il te rapporter un lévrier en chocolat comme celui-ci? (& il le tira de sa poche) & une croix de perles comme celle-ci? (elle sortit de l'autre poche). »

» Antoinette fut convaincue de l'utilité des absences qui lui rapportaient tant de friandises & de bijoux. »

« Six mois plus tard.

» Quoique je me mêle peu à la vie mondaine de Paris, elle me prend encore trop de temps, & visites, dîners, soirées, direction d'une grande maison, absorbent bien des heures & laissent souvent beaucoup de fatigue. Le temps est dévoré, les jours fuient, les semaines s'amoncèlent les unes sur les autres, & souvent je n'ai pu saisir les moments que je voudrais consacrer à l'instruction de ma chère Antoinette. Elle sait lire, elle sait les premières leçons du catéchisme, elle ourle les mouchoirs de sa poupée & elle a près de sept ans; il serait temps, Paul m'en a fait l'observation, d'activer un peu ses petites études; &, après y avoir beaucoup réfléchi, je vois qu'il faut renoncer à l'élever toute seule & que je devrai réclamer le secours d'une institutrice.

Ce parti me coûte extrêmement; il m'oblige à abandonner un doux rêve, celui d'éloigner de mon enfant toute influence étrangère; mais pour être toute à elle, pour l'élever, l'instruire, la surveiller & la garder à toute heure, il faudrait, pendant nos six mois de Paris, renoncer à nos relations du monde, m'isoler de mon mari, qui, là du moins, ne me quitte pas, & qui attache une certaine importance à nos réceptions... Mon devoir, il me semble, est près de lui, & quoi qu'il en coûte à mon cœur, je dois me faire suppléer auprès de ma fille.

» La mère Marie-Anne m'offre une institutrice aimable, instruite, modeste, ce que je puis désirer enfin... Sur sa recommandation, je crois que j'accepterai.

» J'ai accepté & engagé ma parole; mademoiselle Walker entrera chez nous dans huit jours. Je l'ai vue, elle a une figure intéressante, un air timide & un timbre de voix tout à fait agréable; on la dit très-instruite, musicienne accomplie, très-adroite aux travaux à l'aiguille; & cependant voilà madame de Gault qui me monte une gamme à propos de cette pauvre petite, car mademoiselle Walker est toute jeune, vingt-deux ou vingt-trois ans.

« — Je comprends à merveille vos raisons, me dit -

elle; &, la situation donnée, c'est à monsieur Debrande que vous devez vous attacher, attendu que vous ne pouvez être remplacée auprès de lui.

» — C'est bien ce qu'il me semble; il aurait droit de se plaindre si je n'ouvrais de bonne grâce notre maison & si je ne le suivais dans le monde qu'il aime.

» — Et qu'il ne faut pas lui donner de prétextes pour désertir, car, après notre monde honnête, élégant, raisonnable, il en est d'autres... Donc, vous faites bien de donner une institutrice à Antoinette; seulement, c'est un choix peu facile.

» — Sans doute, chère madame, mais la mère Marie-Anne, mon amie dévouée, a choisi pour moi & me dit tout le bien possible de mademoiselle Walker.

» — Oh! je n'en doute pas : les religieuses sont d'une charité si crédule! Mais ce nom, avec un W & un K... elle est donc étrangère, votre miss?

» — Elle est Allemande, Frédérica Walker.

» — Oh! Rica! Blonde comme les blés d'août, je parie? des yeux faïence? teint de porcelaine?

» — Hé oui! chère madame.

» — Peh! je n'aime pas les Allemandes langoureuses, romanesques, tendres comme des pigeon-neaux, conversant avec les astres & ne dédaignant ni le filet de bœuf ni le jambon; préoccupées de l'intellect & de l'infini, sans oublier leurs petits intérêts pécuniaires; gauches & habiles à la fois, hautaines avec les domestiques, souples & rampantes avec leurs supérieurs, insinuant pardessus tout... Méfiez-vous de ces chanteuses de lieds & de ces Charlottes aux tartines. D'où vient-elle, votre Teuton?

» — De la Prusse, de la savante ville de Halle.

» — Hem! Vous savez ce qu'on dit en Autriche : *Faux & affecté comme un Prussien?*

» — Non, je l'ignore.

» — Pensez-y parfois, lorsque vous serez tentée d'accorder trop de confiance à cette blonde; &, croyez-en ma vieille expérience, réservez-vous l'éducation d'Antoinette!

» C'est bien ce que je compte faire; je ne passerai pas un jour sans causer à fond avec elle, & puis, les six mois de Paris fuiront, & l'été, au Donjon, je serai avec elle, seule comme les autres années. Il est question, ce printemps, pour Paul, d'un voyage en Égypte.

« Paris... trois mois plus tard.

» Je suis satisfaite de mademoiselle Walker; très-convenable avec nous, très-zélée avec l'enfant, simple, obligeante, elle ne justifie pas les prédictions de ma vieille amie.

« Paris. Juin.

» Et voilà la seconde fille de mes chers Mesnil, Hélène, qui se marie selon son cœur & celui de ses parents. J'aurais bien voulu, moi, l'héritière de mademoiselle Porthoys; moi, l'obligée & l'amie de ses parents, augmenter un peu la modeste dot

de la fiancée, mais notre grande fortune, hélas! suffit à peine à nos dépenses (dois-je dire *nos?*), &, le cœur un peu serré, j'ai dû me borner à un présent d'argenterie, qui n'ajoutera pas à l'aisance du jeune ménage, ainsi que je l'aurais souhaité. Ah! Paul! Paul, toujours cher, de combien de jouissances vous me privez!

« Au Donjon.

» Mademoiselle Rica m'est vraiment précieuse dans cette solitude de la campagne : sa société est douce; ses doigts habiles sont toujours à ma disposition, soit qu'elle fasse de la musique, soit qu'elle m'aide dans les grands travaux d'aiguille que j'entreprends & que rarement je mène à bien; elle est aussi laborieuse qu'habile, & ses broderies, ses tapisseries semblent n'avoir pas été touchées. Les progrès de ma petite Antoinette sont sensibles, & lorsque j'assiste aux leçons, je suis toujours frappée de l'énergie & du zèle avec lesquels la maîtresse stimule & soutient l'élève. Je me suis réservé les leçons de religion; mademoiselle Walker est catholique, mais notre foi la laisse un peu tiède; elle a plus & mieux étudié l'histoire & les sciences que le Symbole... elle y arrivera, je l'espère... Pour moi, que Dieu me fasse la grâce d'initier mon enfant à son amour, & j'aurai assez vécu, car j'aurai transmis le flambeau de la foi & celui de la vie...

» Paul m'écrit peu; il voyage aux bords du Nil en brillante compagnie; il m'oublie, mais d'autres ne l'oublient pas, car je reçois, à son sujet, de quelques vieux amis de Paris, des lettres bien inquiétantes, & monsieur Mesnil m'a avertie qu'il avait emprunté à une maison de banque des sommes considérables... Pourquoi ne m'avoue-t-il pas sa position & sa gêne? peut-il croire que j'aurais de la peine à pardonner? il me connaît si peu!

« Paris, quatre mois plus tard.

» Je relève d'une longue maladie, qui m'a retenue prisonnière dans ma chambre & interdit toute occupation, je dirai presque toute pensée. J'ai souffert, mais j'avais eu tant de peines intérieures en l'absence prolongée de mon mari, & lorsqu'il est revenu, sa froideur, ses brusqueries, ses silences, m'avaient fait tant de mal, que je bénissais presque la fièvre secourable qui m'ôtait le sentiment des réalités. Je m'inquiétais de ma pauvre petite Antoinette; mais Rica, qui trouvait du temps pour me soigner, me rassurait; sa voix douce, caressante, trouvait le chemin de mon esprit & le calmait. Paul venait, matin & soir; il me parlait avec bonté, avec douceur, je me trouvais si accablée que je ne demandais rien de plus; j'étais presque contente que le meud qui m'enchaînait à la vie ne fût ni plus doux ni plus fort... Je renais; j'offre à Dieu cette existence nouvelle; qu'elle soit pour lui & pour le bonheur de mon mari & de mon enfant...

« Huit jours après.

» Je garde Antoinette auprès de moi ; il y a si longtemps que je n'ai joui d'elle : elle est affectueuse pour moi plus que je ne l'espérais ; elle me disait hier :

« Il ne faut plus être malade, mère, car alors je ne vous vois plus, & tout va très-mal dans la maison. »

» Je lui répondis en l'embrassant ; elle reprit son petit discours :

« Quand vous êtes malade, petite mère, la maison est triste ! triste ! Les domestiques le disent bien, car ils n'aiment pas que mademoiselle Walker les commande.

» — Comment ! dis-je, que veux-tu dire ? n'était-ce pas ton père qui ordonnait ce qui regarde la maison ?

» — Oh ! non ! mère : un jour, à table, il a dit à mademoiselle Rica : « Chère demoiselle, prenez donc les clefs & ordonnez les diners ; ils sont détestables depuis quelque temps ! » Elle l'a fait, & on dînait bien : des truffes & du gibier tous les jours ! Elle donnait le linge, elle comptait avec les gens... Oh ! elle fait cela très-bien ; on voit qu'elle aime à commander & à jouer à la dinette... »

» J'ai interrompu l'enfant ; ces nouvelles de mon intérieur me faisaient mal. Madame de Gault est venue me voir, &, dans ma faiblesse, je n'ai pu m'empêcher de lui raconter ce qui me chagrînait.

« — Je craignais de vous en parler, me dit-elle, mais l'autorité que mademoiselle Walker a prise dans votre maison choque ceux qui vous connaissent. Elle s'est insinuée dans la confiance de votre mari, elle connaît ses affaires, elle lui tient lieu de secrétaire : elle écrit ses lettres, elle copie pour lui, de sa belle main, son livre de paris & son livre de chasses ; il l'a raconté à monsieur de Gault. Mais qu'avez-vous, enfant ? Vous pleurez ? »

» Je ne pouvais m'en empêcher.

« Que faire ? dis-je ?

» — Agir avec fermeté ; congédier la rêveuse Allemande & mettre Antoinette au couvent.

» — Et mon mari ?

» — Ne vous expliquez guère ; dites que le mode d'éducation de mademoiselle Walker ne vous convient pas ; parlez sans crainte ; vous avez des droits qu'il n'osera méconnaître.

» — Mais que voulait-elle ? se mettre à ma place si je mourais ?

» — Eh ! on ne sait jamais ce que le cerveau d'une Allemande peut rêver pour son propre bien & son avancement dans le monde. »

« Trois jours après.

» Elle est partie, non sans peine ; Paul ne voulait pas comprendre... il s'est débattu, il m'a cherché querelle, mais ma pâleur & mes larmes l'ont tout à coup effrayé... il m'a traitée avec plus de douceur, & alors je lui ai parlé franchement, de

mon affection d'abord, de mes peines ensuite. Il s'est un peu ému ; il m'a avoué des dettes que je n'ignorais pas, & il fut convenu que mademoiselle Walker partirait, que nous prendrions une hypothèque sur nos biens de l'Artois, & que Paul passerait l'été au Donjon. Madame de Gault m'a complimentée & embrassée en disant :

« — Je ne désespère pas de votre avenir ; il pourra devenir supportable. Paul vaut mieux que feu son père, & Antoinette sera un doux lien entre vous. »

« Au Donjon.

» Jours tranquilles. Paul est avec moi, nous voyons nos voisins, nous faisons faire à Antoinette de grandes promenades & de la gymnastique avant de l'enfermer à la Visitation ; je cause beaucoup avec elle ; Rica lui a fait faire de grands progrès ; mais durant cette longue maladie, elle a eu le champ libre & lui a donné bien des idées erronées, mauvaises herbes qu'il faut extirper maintenant. Hier elle me disait :

« Pourquoi, mère, me faites-vous apprendre à coudre, puisque je serai si riche ? j'aurai toujours des lingères & des femmes de chambre.

» — Tu es si riche ? qui t'a raconté cela ?

» — Oh ! mademoiselle Walker ! elle m'a dit que j'étais riche, très-riche, & que je ne devais pas travailler à l'aiguille comme une vassale, c'est son mot.

» — Mademoiselle Rica a dit une sottise qu'il faut oublier, mon enfant. Personne n'est sûr d'être riche. »

» Et moi, je ne suis pas sûre de l'avoir persuadée. Cependant, elle a, sous ma direction, cousu sa chemise, pour un enfant pauvre.

» Autre chose encore. Jadis elle aimait de passion la petite Angèle Mesnil, qui est une excellente & charmante fille ; elle me semble refroidie pour cette amitié d'enfance.

« Veux-tu, lui dis-je, que j'invite Angèle à venir passer une huitaine de jours avec nous ?

» — Comme il vous plaira, mère...

» — Cela ne te fait pas plaisir ?

» — Mère, j'aimerais mieux que vous invitiez Marthe de Sars.

» — Marthe ! tu la connais à peine, & Angèle est ta vieille amie !

» — Marthe (elle eut l'air embarrassé, Dieu merci !) Marthe est de notre rang, elle a un château comme nous, tandis qu'Angèle... »

» Je reconnus la flèche de Rica : elle honorait fort les châteaux. Ma pauvre Antoinette fut raisonnée, blâmée, sermonnée & elle pleura. Rica nous a fait bien du mal... »

« La même année.

» Antoinette est entrée au couvent, & moi, je rentre dans ma vie solitaire. La présence de l'enfant captivait & retenait Paul ; la nécessité absolue d'enrayer ses dépenses l'enchaînait aussi ; Antoi-

nette est partie, & nos affaires en meilleur ordre, & déjà je m'aperçois que l'ange gardien n'est plus là, que le paratonnerre est écarté. Que Dieu me donne la patience & qu'il exauce mes vœux en faveur de mon enfant! Qu'elle soit bonne! qu'elle soit pure! qu'elle soit humble!»

«Trois ans plus tard.

« J'écris moins dans ce cahier; qu'inscrirais-je? des peines, des soucis, toujours les mêmes, sous des formes nouvelles? Enregistrer les absences de Paul, annoter des dépenses folles, additionner des torts de conduite & de caractère: à quoi bon? Je pardonne & j'offre à Dieu ces épines enlacées autour de mon cœur. Ce que je veux marquer ici, c'est la date de la première communion d'Antoinette; aujourd'hui elle a contracté avec Dieu une union que rien, je l'espère, ne rompra jamais... Elle avait, en allant à la sainte Table, une physiologie recueillie & angélique; &, depuis qu'elle se préparait à cette grande action, je la trouvais métamorphosée. L'action de Rica, qui fut profonde sur elle, s'efface sous le souffle de la grâce céleste: elle est devenue humble, elle se montre charitable & généreuse; & pour moi, son heureuse mère, elle est touchante de tendresse. Paul assistait à la belle cérémonie; il fut attendri lorsqu'il a vu sa fille, enveloppée dans son voile blanc, les yeux baissés & les mains jointes sur sa poitrine — tabernacle de Dieu!

» Antoinette, ne mèneras-tu pas ton père à ton Dieu?... Si je le voyais, avec quelle joie je dirais mon *Nunc dimittis!* »

«Quatre ans après.

» Elle va sortir du couvent; elle a près de dix-sept ans: nous la garderons une année avant de la présenter dans le monde; je prépare sa chambre & son cabinet de travail. Si je suivais toutes les inspirations de Paul, j'environnerais ma petite pensionnaire, qui quitte à peine le voile de la Visitation, de toutes les richesses du luxe & de la fantaisie modernes, mais je résiste. Une chambre toute blanche, des meubles jolis & simples, le portrait de son père & le mien, un prie-Dieu avec un beau groupe de la Sainte Famille; puis, dans le cabinet, un bureau, une table à ouvrage très-bien garnis; une charmante bibliothèque, voilà le nid de ma colombe. Mon Dieu! quelle joie! la première depuis bien des années... & nous nous trouvons, Paul & moi, en communion de sentiments... »

«Quinze jours plus tard.

» Elle est revenue, elle passe ses journées avec moi. La maison, morne & solitaire, s'est animée: elle me caresse, elle m'égaie, je renaiss... elle est si aimable & si aimante que son père ne peut pas se séparer d'elle. Le Cercle a tort; il oublie ses amis, ses partners; il néglige le spectacle & le boulevard pour ne pas la quitter, & quand je les

vois réunis près de moi, lui & elle, les seules affections de mon âme, je m'étonne de reprendre au bonheur. Je m'étonne de nous revoir, le père, la mère & l'enfant, autour de la table de famille, autour du foyer; Paul reste avec nous souvent; il fume sur le balcon, pendant qu'Antoinette nous fait un peu de musique. Hier, il l'a écoutée pendant qu'elle lisait tout haut, dans le *Correspondant*, un joli récit de lady Fullerton; il s'intéresse à ce qu'elle fait, même à sa toilette, & il lui parle, plus que je ne le voudrais, des plaisirs de l'hiver prochain. Hélas! des plaisirs! puisse-t-elle mettre la lorgnette au vrai niveau, & les voir tels qu'ils sont, faux, bruyants & vides! Le plaisir, ne sont-ce pas ces bonnes & tranquilles soirées que nous passons à trois? le bonheur, ne serait-ce pas la vie de famille avec la paix de Dieu dans le cœur, & une charité active qui donnerait de la valeur à la fortune & un mérite à toutes nos actions?... »

« Au Donjon, quatre mois plus tard.

» Nous partons pour Biarritz; Paul veut faire voir à sa fille la mer, &, j'imagine, le monde par la même occasion. Je cède volontiers, mais je suis comme les gens affaiblis par un long malaise; je crains tout changement de position. Nous étions si calmes sous ces ombrages & dans le silence de nos bois, & voilà qu'il faut faire des malles & se mettre en chemin de fer! Paul est ravi, & ma petite Antoinette bien aise. »

« Biarritz.

» Elle est enchantée! la mer, bondissant sur ces superbes rochers, l'a transportée d'admiration; elle me disait hier:

« Je comprends maintenant un passage de l'office que psalmodiaient nos chères Sœurs de la Visitation: *Que la mer est admirable dans ses élancements!* La mer, telle qu'on la voit à Calais & à Boulogne, ne m'avait pas donné l'idée de cette puissance & de cette majesté. Que c'est beau, maman, & que Dieu est bon! »

« Biarritz.

» Allons! voilà les bals & les réunions qui nous relancent ici! Paul veut que nous paraissions à une fête donnée en l'honneur de l'Impératrice, & il a si bien parlé, qu'Antoinette m'a dit d'un ton suppliant:

« Mère, si cela ne vous contrariait pas trop! »

» J'ai cédé; nous faisons venir de Paris une toilette pour elle; ma petite colombe est enchantée; son père, il est vrai, lui a monté la tête, & lui a promis certainement plus de joie que toutes les fêtes du monde n'en pourraient donner.

» La toilette est arrivée, toute blanche, avec une couronne de clématites pour les cheveux bruns. Ma timide pensionnaire est fille d'Ève; je l'ai bien reconnu à son sourire lorsqu'elle s'est vue dans la glace, revêtue de cette robe aux amples draperies & coiffée de ces étoiles blanches, qui allaient bien,

je l'avoue, à son jeune visage. Ma pauvre petite! que Dieu te garde! »

« Le lendemain.

» Je suis sortie mortellement triste de cette brillante assemblée. On a remarqué Antoinette, on l'a entourée, admirée, non qu'elle fût plus belle que les autres jeunes filles, mais parce que ce mot (je l'ai entendu & je l'aurais, au besoin, deviné), ce mot magique circulait : « La riche mademoiselle Debrande! » Elle, dans l'ignorance ingénue de son âme, dans son jeune & naïf orgueil, s'est livrée à ce monde qui l'accueillait si bien; elle était radieuse, & sa modestie naturelle n'empêchait pas le sourire triomphant de ses lèvres & l'éclair de ses yeux. Personne n'avait osé lui faire de compliments, ni louer son visage & sa toilette, mais l'empressement marqué des mères pour moi, leurs flatteuses paroles, les regards des jeunes gens, tout lui avait appris quelle place elle tenait dans le monde. Et son père, plus enivré qu'elle-même, n'a pas cessé d'exciter son amour-propre & de la combler de louanges. Ce matin, au déjeuner, elle énumérait avec complaisance tous les plaisirs de cette belle soirée :

« Mon carnet était chargé d'invitations! Toutes ces dames étaient si aimables pour moi! Ah! papa, quelle bonne pensée de m'avoir menée là!

» — Plus amusant que le couvent, n'est-ce pas? Je suis, du reste, tout à fait de ton avis, petite, le monde est charmant pour ceux & celles qui, comme toi, sont doués...

» — Oui, dis-je à mon tour, l'argent est souverain là plus qu'ailleurs.

» — Ah! mère, vous pensez que je n'ai été si bien accueillie qu'à cause de notre fortune?

» — Cela n'y a pas nui, ma pauvre enfant.

» — Ce sont des idées de ta mère, pessimiste au possible; crois-moi plutôt, ma petite chère; je dis qu'avec des yeux comme les tiens, on n'a pas besoin des beaux yeux de la cassette. »

» Ses beaux yeux brillèrent de satisfaction, & une rougeur qui n'était plus celle de la modestie se répandit sur ce visage chéri.

» Qui donc t'aime plus que ta mère, chère Antoinette? qui désire plus ton vrai bonheur? qui mourrait pour ton salut & ta vie? Pourtant, mes conseils & mes appréciations te paraîtront sévères, & tu m'aimeras moins peut-être parce que je ne saurais, pour toi, trahir la vérité. Je crains, pour ton âme & pour ta destinée, le monde & ses flatteuses; je crains l'entraînement des plaisirs; je crains pour toi l'avarice & la spéculation sous le nom de mariage; je crains que l'innocence de ton cœur ne soit corrompue, que la dignité & la pureté de tes sentiments ne soient pas comprises; je voudrais te sauver des périls que j'entrevois, mais je suis seule à lutter contre le courant. Seule! & Dieu! Aidez moi, Seigneur! je n'ai pas beaucoup prié pour mon propre bonheur, mais j'implore celui de mon enfant! »

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

PAUVRE MÈRE

Au premier étage d'une maison située sur le Cours de la ville d'Aix, en Provence, une femme d'un âge mûr, assise près d'une fenêtre, se tenait penchée sur un métier à dentelle, dont ses doigts agiles mêlaient & dé mêlaient les nombreux fuseaux. Vêtue d'une robe noire qui faisait ressortir encore la pâleur de son visage amaigri & l'expression ardente de son regard, coiffée d'un mouchoir de soie négligemment noué sous le menton, tout dans le costume de cette femme aurait annoncé un état de gêne aïsoin de la misère, sans la magnifique bague de

diamant qui brillait à son doigt. La chambre qu'elle habitait offrait le même contraste de luxe et de pauvreté; c'était une grande pièce délabrée, dont un petit lit de fer, garni de rideaux en mouseline, une commode, une table et quelques chaises de paille faisaient le fond de l'ameublement; mais sur le plateau d'une belle console dorée, placée entre les deux fenêtres, se trouvait un des plus charmants produits de la statuaire moderne, une Vierge en marbre blanc, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, d'une expression si ineffable, d'un travail si exquis, qu'il était facile de juger de sa grande valeur artistique; puis, appendu au mur, un portrait en pied richement encadré, représentant un homme de haute stature, dont un manteau noir

drapait la taille imposante; il était d'une beauté remarquable, malgré l'expression dédaigneuse de ses lèvres minces & le regard sinistre de ses grands yeux d'un vert foncé. Ce portrait devait être aussi l'œuvre d'un grand maître, car le souffle de la vie semblait l'animer; on eût dit que les yeux lançaient des éclairs, que la bouche allait s'entr'ouvrir pour prononcer quelques paroles acerbes.

Il y avait encore contre le mur un ornement d'un autre genre, sans aucune valeur intrinsèque, mais précieux sans doute à la maîtresse du logis, à en juger par le soin avec lequel il était conservé. C'était une assez grande quantité de couronnes de lauriers, entourant une petite bibliothèque en bois d'ébène, qui supportait une vingtaine de volumes de toute taille & de toute couleur, prix de collège apportés, chaque année, par un écolier studieux au domicile maternel.

Dix heures sonnèrent à l'horloge de l'église Saint-Jean; la faiseuse de dentelle tressaillit, repoussa son métier, &, se levant aussitôt :

« Il devrait être ici, dit-elle en ouvrant sa fenêtre & en plongeant un regard anxieux sur le Cours dont les grands arbres commençaient à se couvrir de feuilles d'un vert tendre. »

Quelques rares promeneurs faisaient les cent pas entre la fontaine d'eau chaude & celle du roi René, mais la personne que madame Gernoux attendait n'était point parmi eux.

« S'il avait réussi, dit-elle tristement, il n'aurait eu rien de plus pressé que de m'en apporter la nouvelle. »

La pauvre femme se laissa tomber sur son siège & cacha son visage dans ses mains.

« Cependant, reprit-elle après un moment d'affaissement, son professeur m'assurait, hier encore, qu'il était son meilleur élève & qu'il ne pouvait manquer de passer un brillant examen... mais que faut-il pour échouer? un moment de trouble, un accès de timidité qui fait perdre la mémoire... Mon pauvre Philippe, quelle douleur serait la sienne s'il n'était pas reçu bachelier! Il en tomberait malade de chagrin! »

Incapable de demeurer en repos, madame Gernoux se mit à marcher dans sa chambre; ses yeux humides rencontrèrent alors ceux du portrait, qui semblait sourire méchamment.

« Toujours ce regard, dit-elle en détournant la tête avec un superstitieux effroi, toujours le souvenir de cette malédiction qui résonne encore à mes oreilles! N'ai-je donc point assez souffert pour expier ma faute! »

Et se mettant à genoux au pied de la statue :

« Sainte Vierge! dit-elle, ma protectrice & mon appui, n'oubliez pas que mon Philippe est sous votre protection! »

Elle avait à peine prononcé ces mots qu'un léger bruit se fit entendre dans l'escalier.

« C'est lui! » s'écria la mère en mettant la main sur son cœur pour en contenir les battements, & cherchant à deviner, au bruit des pas plus ou

moins pressés de son fils, les nouvelles qu'il apportait.

Mais celui-ci montait comme à son ordinaire, sans précipitation ni lenteur.

Madame Gernoux ne put attendre qu'il eût gravi les trois étages, elle courut à la porte, & se penchant sur la rampe de l'escalier :

« Eh bien, Philippe? » dit-elle.

Il ne répondit point d'abord, arriva jusqu'à sa mère, la prit dans ses bras, l'entraîna dans la chambre, dont il eut soin de refermer la porte, & d'une voix éclatante :

« *Consummatum est!* s'écria-t-il; *veni, vidi, vici.* »

Madame Gernoux ne savait pas un mot de latin ni de César, mais sur le visage radieux du jeune homme elle avait lu son succès, & sa vive émotion se traduisait par des larmes qui tombaient en gouttes limpides sur la poitrine de Philippe.

« Pourquoi pleurer, chère maman? disait celui-ci en la pressant sur son cœur; réjouissons-nous, au contraire, car je suis bachelier, reçu à l'unanimité & le premier de tous.

— Le premier! s'écria la mère.

— Oui, le premier, comme je m'y attendais, du reste... aussi ai-je été complimenté par tous les examinateurs! Oh! que j'aurais voulu que tu fusses présente pour voir ton fils ainsi acclamé!

— Que tu as d'esprit, Philippe, & que je suis une heureuse mère! s'écria-t-elle en relevant la tête avec fierté. »

Dans ce mouvement d'orgueil maternel, le plus pardonnable de tous les orgueils, ses yeux rencontrèrent le portrait, mais ils ne se détournèrent point cette fois de l'image redoutée; ils lui lancèrent même comme un regard de triomphe & de défi, & ceux qui auraient pu remarquer cette étrange bravade auraient été frappés de la ressemblance singulière qui parut exister tout à coup entre la modeste ouvrière en dentelles & le fier visage représenté par la peinture; c'était en effet le même front un peu étroit, la même beauté correcte des statues de la Grèce antique, les mêmes traits finement modelés, mais la physionomie était bien différente; celle de madame Gernoux n'exprimait d'ordinaire que des instincts délicats, des sentiments doux & tendres, tandis qu'un indomptable orgueil & des passions brutales semblaient dominer l'homme au portrait. Quant à l'adolescent qui vient d'entrer en scène, c'était un petit blondin au front prédominant, aux joues blanches & roses, dont le regard, habituellement voilé, annonçait cependant une maturité au-dessus de son âge. Il s'assit auprès de sa mère & se mit à lui raconter tous les incidents de l'examen qu'il venait de subir, répétant mot pour mot les demandes & les réponses, avec une puissance de mémoire fort remarquable, que semblaient annoncer du reste ses yeux gros & saillants. Il ne lui fit grâce d'aucun détail, n'oubliant pas non plus de faire valoir son petit mérite.

Madame Gernoux l'écoutait sans rien comprendre à ses discours, si ce n'est qu'il était reçu, qu'il avait surpassé tous ses camarades & qu'il était plein d'esprit & de savoir. Les yeux attachés sur son enfant chéri, elle s'enivrait de sa vue & se laissait doucement bercer par le son de sa voix.

« Il faut maintenant que je t'apprenne, dit le jeune homme lorsqu'il eut fini ses citations françaises & latines, que monsieur Groscher assistait à l'examen, qu'il m'a félicité de mes succès, qu'il m'a aussi parlé de toi à plusieurs reprises, comme en parlent tous ceux qui te connaissent, chère maman, & que j'ai fini par le prier à dîner pour demain. »

Madame Gernoux fit un mouvement de surprise.

« Y penses-tu, Philippe, s'écria-t-elle toute stupéfaite; monsieur Groscher s'assoit à notre pauvre table! lui si riche & si gourmand!... Heureusement qu'il t'a refusé, n'est-ce pas? »

— Il viendra, au contraire, & avec grand plaisir, je t'assure; madame Miraudin lui avait raconté dernièrement que tu lui avais fait manger les meilleurs tagliarini qu'elle eût jamais goûtés, & c'est à ce propos que, saisissant la balle au bond, je l'ai engagé à venir juger par lui-même de tes talents culinaires.

— Mais pourquoi désirais-tu m'amener ce monsieur que tu connais à peine & que je n'ai jamais vu? »

Tout cela était dit par madame Gernoux dans un idiome qui n'était ni français ni provençal, mais que Philippe comprenait sans peine.

« Sois persuadée, maman, que j'ai eu de bonnes raisons pour agir ainsi & que ton fils ne fait rien à la légère. Tu inviteras encore madame & mademoiselle Miraudin, chez qui nous avons si souvent diné, ainsi que le père Ricard, un avoué, très-brave homme & très-bien posé dans la ville, & tu leur feras faire bonne chère, n'est-ce pas? ajouta-t-il d'un ton câlin.

— Mais ce repas nous coûtera les yeux de la tête, s'écria la mère, & il nous faudra jeûner un mois au pain & à l'eau pour nous rattraper de cette dépense.

— Peut-être! dit le jeune homme d'un air mystérieux, & qu'importe d'ailleurs? Va, crois-moi; bientôt tu ne seras plus obligée de te tenir courbée du matin au soir sur ton métier à dentelle. Là-dessus, je vais inviter monsieur Ricard.

— Auparavant, mon fils, rendons grâce à Celui de qui découlent tous les biens, & à la sainte Vierge, que j'ai tant priée pour le succès de ton examen. »

En disant ces mots, madame Gernoux s'agenouilla dévotement aux pieds de la madone, & après un instant d'hésitation, le nouveau bachelier imita son exemple, fit une courte prière & sortit aussitôt, Madame Gernoux se releva alors, pensive & soucieuse, malgré la joie dont son cœur venait d'être inondé; elle ouvrit son armoire, & en ti-

rant une bourse de cuir, elle compta & recompta l'argent qui lui restait.

« J'aurai beau aller à l'économie, dit-elle, après-demain il ne me restera plus un sou vaillant, & je serai obligée de vendre quelque chose pour attendre la fin du mois. »

Elle regarda autour d'elle comme pour chercher l'objet dont elle pourrait disposer, & ne trouvant que le strict nécessaire, elle jeta les yeux sur la bague en diamant qui brillait à son doigt; mais cachant sa main aussitôt comme si elle avait peur qu'on la lui prît de force:

« Oh non! pas cela, dit-elle, je la regretterais trop... Ah! mes boucles d'oreilles en perles fines; j'en tirerai bien cinquante francs, ce qui doit me suffire. »

Rassurée par cette pensée, elle mit un peu d'ordre à sa toitette & descendit chez madame Miraudin.

C'était une respectable matrone, d'un formidable embonpoint, ne manquant ni de bon sens ni d'esprit, & vivant très à son aise avec sa petite Caroline, un ange de bonté, toujours disposée à bien penser des autres, parce qu'elle les jugeait sur ses sentiments propres.

En voyant entrer madame Gernoux, Caroline lui tendit affectueusement la main.

« Quel bon vent vous amène? dit-elle; avez-vous de bonnes nouvelles à nous donner? »

— Oui, répondit la veuve, Philippe est reçu bachelier & le premier de l'examen.

— Que Dieu en soit béni! reprit l'aimable demoiselle; permettez que je vous embrasse pour vous complimenter. »

Madame Miraudin joignit ses félicitations à celles de sa fille.

« C'est un grand pas de fait dans la carrière d'un jeune homme, dit-elle, & j'espère que tous les autres seront heureux aussi. »

Elles causèrent quelque temps encore en termes affectueux, mesdames Miraudin comprenant parfaitement le langage de la veuve, quelque étrange qu'il fût.

« Je suis venue non-seulement pour vous parler de Philippe, mais aussi pour vous prier de venir dîner demain avec nous, dit enfin madame Gernoux; mon fils a invité messieurs Groscher et Ricard, mais il n'y aurait point de bonne fête pour nous si vous n'y étiez pas. »

Madame & mademoiselle Miraudin se regardèrent avec surprise, car elles étaient loin d'ignorer la pauvreté de la famille Gernoux.

« Je ne savais pas que vous connaissiez ces messieurs, dit madame Miraudin.

— Pour mon compte, je ne les ai jamais vus, répondit la veuve, mais Philippe leur a parlé quelquefois, & il a jugé à propos de les prier de venir.

— J'accepte votre aimable invitation, ma chère voisine, mais à une condition, c'est que de votre côté vous accepterez mon chapon, un chapon gros

& gras qui vient d'arriver de ma campagne, ainsi que quelques légumes & un peu de bon vin qui l'accompagnaient.

— Cependant, chère madame...

— C'est convenu, dit Caroline toute joyeuse, & comme Jeanneton n'a rien de mieux à faire, elle ira vous aider dans vos préparatifs & nous servira à table.

— Que vous êtes bonne & que je vous suis reconnaissante! dit madame Gernoux, qui se voyait par là presque tirée de peine; à demain donc, mes chères dames.

— J'irai vous voir dans la matinée, lui dit Caroline en la reconduisant, & si je puis vous être utile, disposez de moi comme d'une sœur; n'étiez-vous pas une sœur pour moi l'an dernier, lorsque vous m'avez aidée à soigner maman dans sa fluxion de poitrine?

— Toujours excellente, dit la veuve émue, car il ne faut souvent que quelques paroles affectueuses pour relever les âmes timides. »

Philippe était déjà de retour & attendait sa mère sur la porte lorsque celle-ci remonta l'escalier. Il se fit répéter tout ce qui avait été dit chez madame Miraudin, &, après un instant de réflexion, il se décida à lui faire aussi visite.

« Je viens vous remercier, madame, lui dit-il, d'un air doux & modeste, de l'honneur que vous consentez à nous faire, & aussi vous prier de me venir en aide.

— De quoi s'agit-il, mon enfant? dit la vieille dame avec bonté.

— Voici ce que c'est, dit-il en rapprochant son siège du fauteuil de madame Miraudin; vous connaissez monsieur Groscher, & il paraît avoir pour vous beaucoup d'estime & de considération; si vous vouliez bien lui demander, comme un service personnel, de me prendre pour son secrétaire, je suis persuadé qu'il y consentirait volontiers.

— Monsieur Groscher a donc besoin d'un secrétaire? dit en riant madame Miraudin; à moins que ce ne soit pour lui copier des recettes de cuisine, je ne vois pas comment il pourrait l'occuper.

— Ce qu'il y a de certain, madame, c'est qu'il en avait un l'an dernier, aux appointements de douze cents francs par an; & comme cet emploi ne m'empêcherait pas de faire mon droit, je serais très-heureux de l'obtenir.

— Je comprends, dit la vieille dame, & je trouve que vous avez raison; mais si monsieur Groscher n'a pas de secrétaire cette année, c'est peut-être parce qu'il n'en sent plus le besoin.

— Une femme d'esprit comme vous, madame, & si bien posée dans le monde qu'on tient à honneur de lui être agréable, reprit Philippe en enveloppant la vieille femme d'un regard respectueux & caressant, peut facilement persuader à monsieur Groscher que, vu sa fortune & ses antécédents, un secrétaire lui est indispensable...

— Et qu'il ne saurait mieux faire que de vous

choisir, interrompit gaiement madame Miraudin. Eh bien! je tâcherai, Philippe.

— Alors, je me regarde déjà comme titulaire de l'emploi.

— C'est trop tôt mon cher, tenez-vous-en seulement à l'espérance. »

Le jeune homme remonta chez lui moins assuré de la réussite qu'il n'avait voulu le paraître, mais déjà bien content néanmoins.

« Quel gentil garçon que ce Philippe! dit mademoiselle Caroline lorsqu'elle fut seule avec sa mère. Vit-on jamais dans un si jeune homme tant de bon sens & de prévoyance?

— Il en a trop, dit la vieille dame.

— Voilà comment vous êtes, maman, toujours injuste envers ce pauvre garçon.

— Non, mon enfant; je rends justice au contraire à son amour du travail & à la régularité de sa conduite.

— Eh bien, que lui reprochez-vous alors?

— Que sais-je, moi! l'excès de ces qualités peut-être, car j'aime assez que l'on soit de son âge; c'est donner un démenti à la nature que d'être si diplomate & si prévoyant dans l'adolescence; mais ce qui me déplaît surtout chez nos bons voisins, c'est de voir les rôles intervertis, & le fils diriger la mère. Dieu fasse que quelque jour l'excellente madame Gernoux n'ait pas à se repentir de cette habitude de domination qu'elle laisse prendre à son enfant! »

Pendant que l'on causait au premier étage, Philippe & sa mère s'occupaient activement au troisième, frottant les meubles, cirant les carreaux, nettoyant les vitres; c'était un branle-bas général. Les riches ne savent pas assez ce qu'il en coûte de peine aux petites gens pour les recevoir.

Le soir venu, madame Gernoux se coucha de bonne heure, très-satisfaite de la propreté & du bon ordre de sa maison; mais le jeune bachelier qui n'avait pu remarquer sans chagrin la rareté des meubles, passa une partie de la nuit à songer aux moyens de déguiser ce dénûment. Dès le lendemain matin, il parcourut les collines & les vallons d'alentour, & il en rapporta une abondante moisson de fleurs & de verdure, qu'il arrangea fort artistement dans des vases grossiers, mais couverts de papiers de couleur. Cette décoration printanière changea l'aspect ordinaire de l'appartement & lui donna un air de fête qui faisait plaisir aux yeux. De son côté, madame Gernoux se mit à confectionner ses taglarini avec plus de soin que jamais, tandis que la bonne Caroline faisait apporter chez ses amis plus de provisions encore qu'il n'y en avait d'annoncées.

Le repas fut exquis, & madame Gernoux, qui, d'après le désir de son fils, s'était revêtue de ses plus beaux atours, parut à tous, malgré son langage étrange, une charmante maîtresse de maison.

Monsieur Groscher mangea comme un ogre, monsieur Ricard but un peu plus que de coutume & tous deux se montraient de très-bonne humeur:

quant à Philippe, loin de se laisser entraîner par l'exemple de ses convives, il n'était occupé que du soin de prévenir leurs désirs, ne goûtant lui-même que du bout des lèvres aux mets dont il faisait les honneurs avec une grâce & un aplomb extraordinaires, pour un garçon assis, la veille encore, sur les bancs de l'école.

« Votre vin est délicieux, jeune homme, lui dit monsieur Ricard, en laissant pour la sixième fois remplir son verre jusqu'au bord; mais j'en ai dans ma cave qui n'est pas à dédaigner non plus, & je vous engage à venir le goûter chez moi dimanche prochain. »

Philippe s'inclina.

« Qu'allez-vous faire, maintenant que vous êtes bachelier? continua monsieur Ricard.

— J'étudierai le droit.

— Très-bien, jeune homme, & lorsque vous serez avocat, s'il vous convenait de travailler dans mon étude, je me fais fort de vous lancer vigoureusement dans la carrière, car vous me paraissez un garçon de mérite.

— Je vous remercie du fond du cœur, monsieur, & je prends acte de vos bonnes paroles, car rien ne me serait plus utile & plus agréable que de profiter de votre expérience. »

Pendant ce temps, madame Miraudin était en grande conversation avec monsieur Groscher, & leurs regards, souvent dirigés sur Philippe, prouvaient à ce dernier que c'était de lui qu'ils s'occupaient. Le jeune homme aurait vivement désiré savoir le résultat de leur entretien, mais il avait assez d'empire sur lui-même pour n'avoir pas l'air d'y prendre garde; cependant, quand le repas fut terminé, & au moment où il offrait le café à madame Miraudin :

« Je crois que nous pouvons chanter victoire, lui dit celle-ci dans le tuyau de l'oreille, & que notre cause est définitivement gagnée. »

Et elle avait raison, la bonne dame, car avant de prendre congé de ses hôtes, monsieur Groscher, fort content de sa soirée, & persuadé, par ce qu'on venait de lui dire, que le jeune Gernoux avait une capacité hors ligne & que ses talents feraient honneur à son patron, lui demandait s'il voudrait remplacer son ancien secrétaire, avec la facilité de suivre en même temps son cours de droit.

« Bien volontiers, monsieur, puisque vous avez la bonté de m'en croire capable, répondit Philippe d'un air modeste, quoique son cœur débordât d'une orgueilleuse joie; quand devrai-je commencer mes fonctions auprès de vous? »

— Dès demain, mon ami; venez me voir dans la matinée, & nous causerons ensemble de nos travaux à venir.

— Eh bien! maman, dit Philippe à sa mère lorsque tous les convives se furent retirés; croiras-tu maintenant que je sais mener ma barque? & ce dîner qui, suivant toi, devait nous coûter les yeux de la tête & nous faire jeûner pendant un mois entier, ne nous a-t-il pas bien réussis? »

Il lui fit part alors des espérances que monsieur Ricard lui avait données pour l'avenir & de ce qui venait d'être convenu avec monsieur Groscher.

« Cent francs par mois! disait la veuve ravie, c'est au moins le double de ce que je puis gagner avec mon métier à dentelle, en travaillant du matin jusqu'au soir.

— Aussi ne t'en serviras-tu désormais que pour ton plaisir; la mère de Philippe Gernoux, bachelier ès lettres & secrétaire de monsieur Groscher, ne peut pas être une ouvrière en dentelle... Et ce sera bien autre chose lorsque je serai avocat, que tout en défendant la veuve & l'orphelin, ce qui est fort poétique, je verrai les pièces d'or & les billets de banque s'accumuler sur le bureau de mon cabinet, car j'aurai un cabinet, avec des rideaux verts & un grand fauteuil de cuir, comme celui de monsieur Ricard, mais plus propre & plus beau par exemple; & toi, tu porteras des robes de soie comme une grande dame, & tu auras une domestique pour te servir.

— Enfant! disait la mère en passant une main caressante dans les boucles soyeuses du jeune homme, ne nous forgeons pas pour l'avenir de si brillantes chimères, contentons-nous de l'aisance inespérée que le bon Dieu nous envoie & rendons-lui-en grâce.

— Et un peu aussi à moi-même, car tu connais le proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera, » & je me suis assez aidé, ce me semble... Sais-tu que tout était fort bien chez nous, ce soir, que nos convives étaient joyeux & que ce dîner nous fera beaucoup d'honneur?

— Allons, va te coucher, Philippe; tu dois être fatigué & je le suis extrêmement.

— Adieu donc, maman, & bonne nuit; quant à moi, je veillerais volontiers jusqu'à demain matin, car je suis si content que j'aurai de la peine à m'endormir.

— O le bien-aimé de mon cœur, dit madame Gernoux en le suivant d'un regard attendri; puisse le sort ne jamais tromper tes espérances! »

Elle s'agenouilla au pied de la madone, un malaise indéfinissable l'obligea d'abréger sa prière & de se mettre au lit; c'était une souffrance à la fois morale & physique; il lui semblait que tout lui avait trop bien réussi ce jour-là, & que tant de bonheur ne pouvait être durable... Sans doute les fatigues & les émotions de la journée, & plus encore peut-être le parfum des fleurs qui remplissaient sa chambre, & qu'elle n'avait pas eu la précaution d'enlever, exerçaient une pernicieuse influence sur son organisation nerveuse; elle s'endormit cependant, mais d'un sommeil pénible & troublé par de mauvais rêves.

Tout à coup la voix du sérénô, qui passait sur le Cours, retentit d'une façon lugubre dans le silence de la cité.

« Il est minuit! » cria-t-il dès que l'horloge eut sonné douze fois.

Et d'autres voix répétaient comme un écho lointain :

« Minuit!... minuit! minuit! »

Dans ce moment, la chambre de madame Gernoux s'éclaira d'une lueur sinistre, puis une espèce de craquement se fit entendre dans le mur; le tableau fut agité comme les voiles d'un navire au souffle du mistral, & l'homme du portrait, reprenant vie & mouvement, descendit lentement de son cadre. Il s'avança dans la chambre, d'un pas lourd & saccadé, avec le sourire méchant & l'expression menaçante que le peintre avait reproduits sur la toile. La veuve le voyait s'approcher de son lit, &, saisie d'un indicible effroi, elle voulut appeler Philippe à son secours; mais sa voix s'arrêta dans sa gorge, son sang se figea dans ses veines, ses cheveux se dressèrent d'horreur; elle ne pouvait ni se mouvoir ni crier, & le spectre avançait toujours. Déjà son manteau de drap noir effleurait les rideaux de mousseline, lorsqu'il s'arrêta soudain, étendit le bras, & d'une voix que la pauvre femme ne reconnut que trop bien :

« Sois maudite! dit-il; que cette malédiction retombe sur ta postérité, & que tes enfants me vengent de toi! »

Un cri rauque, prolongé, convulsif, retentit alors dans la chambre, & lorsque Philippe, éveillé en sursaut, accourut auprès de sa mère, il la trouva évanouie.

II

Dix ans s'étaient écoulés, Philippe était devenu un homme fait, un peu petit, un peu fluet, trop froid, trop compassé peut-être, mais joli garçon après tout, & qui tenait tout ce qu'il avait promis, car il était dès lors un des avocats distingués de la ville. L'utile assistance de l'avoué Ricard, deux ou trois causes à effet, qu'il avait plaidées avec bonheur, & puis, il faut bien le dire aussi, son excellente réputation, ses moyens naturels & son travail opiniâtre, l'avaient placé vers la tête du barreau, à un âge où tant d'autres se traînent encore péniblement à la queue. Quant à madame Gernoux, dont une maladie assez grave avait mis quelque temps la vie en danger, elle était si bien rétablie qu'on eût dit qu'au lieu de vieillir de dix années, elle avait rajeuni d'autant; un léger embonpoint arrondissait les contours de son beau visage, & de délicates couleurs rosées avaient remplacé sa pâleur d'autrefois.

La mère & le fils habitaient toujours la maison Miraudin, mais ils étaient descendus du troisième au second, remis à neuf pour les recevoir. Le jeune avocat avait là un cabinet très-confortable, orné d'une belle bibliothèque. La chambre de madame Gernoux était garnie de meubles d'acajou & de rideaux de soie; la belle statue de la sainte Vierge reposait toujours entre les deux fenêtres sur la

console dorée; les couronnes de lauriers & les livres, jadis obtenus par Philippe aux distributions de prix du collège, avaient aussi repris leur place vis-à-vis de la cheminée; mais le tableau de l'homme au manteau noir était maintenant au salon, faisant pendant à un très-beau portrait du jeune avocat, représenté en robe, avec un grand portefeuille à la main.

C'était madame Gernoux qui entretenait, avec des soins infinis, le nouveau mobilier, de peur qu'une main maladroite ne lui fit subir quelque avarie, & puis aussi pour économiser une servante, afin de mettre plus d'argent de côté sur les gains de son fils & de lui créer un *avoir*; elle encore qui faisait leur cuisine, fort simple d'ailleurs; mais une jeune couturière du voisinage, simulant une femme de chambre de bonne maison, apportait chaque jour son ouvrage dans l'antichambre de madame Gernoux, recevant d'elle un petit salaire pour introduire les visiteurs, soit dans le cabinet de l'avocat, soit au salon, suivant les circonstances; c'était une invention de Philippe pour sauver le décorum & paraître avoir le train de maison d'un homme riche.

Par une belle matinée de printemps, madame Gernoux, dont la toilette était déjà faite, attendait impatiemment le départ d'un vieux monsieur, introduit depuis plus d'une heure dans le cabinet de l'avocat, pour servir sur la table à manger, ornée de cristaux & de porcelaines, l'unique plat dont se composait d'ordinaire leur repas du matin.

« Ce monsieur n'en finit pas & les côtelettes seront desséchées, disait-elle d'un air piteux. »

L'étranger sortit enfin, reconduit avec beaucoup d'égards par le jeune avocat, qui alla bientôt rejoindre sa mère.

« Vois ce que je t'apporte, dit-il, en versant sur la table une pluie d'or, & tout cela pour les honoraires d'un simple plaidoyer qui, à vrai dire, a réussi au delà de toute espérance; encore deux ou trois affaires pareilles dans le courant de l'année, & nous serons presque riches.

— Jésus Maria! que de pièces d'or! s'écria la veuve, va les serrer dans le coffret du secrétaire, en attendant que tu en achètes des rentes; & puis déjeunons tout de suite, car tu sais bien que c'est le jour de sortie de Gabrielle, & que, Caroline étant souffrante, c'est moi qui la promènerai aujourd'hui. »

Philippe garda le silence.

« Et tu ne me demandes pas de quel côté nous irons? reprit la mère... je croyais cependant que tu ne serais pas fâché de venir à notre rencontre.

— Je crois que je n'en aurai pas le temps.

— Sais-tu, Philippe, que je te trouve bien changé à l'égard de Gabrielle? Il y a quatre ans déjà que tu songes à l'épouser, regardant ce mariage comme très-avantageux sous tous les rapports, & maintenant que, pour satisfaire ton désir, j'ai levé peu à peu tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à cette union, & que l'enfant est devenue une très-

gentille jeune fille, tu as souvent l'air de ne plus t'en soucier.

— Ce n'est point cela, mère, reprit Philippe en rougissant ; je trouve toujours mademoiselle Gabrielle charmante, mais précisément parce qu'elle n'est plus une enfant & que quelque accident imprévu pourrait se mettre au travers de ce mariage, qui n'est pas définitivement arrêté après tout, je trouve plus convenable d'être fort réservé à son égard.

— Allons, tu as raison sans doute, comme tous les jours, mon ami ; mais moi, qui ne suis pas obligée de me tenir sur la réserve, j'éprouve un vrai plaisir à la voir & à l'amuser, car je l'aime, cette enfant, depuis que je me dis qu'elle doit être ta femme.

— Cela n'est point encore certain, ma mère, répondit-il d'un air embarrassé. »

Gabrielle était une orpheline, parente de mesdames Miraudin, qui la faisaient sortir du couvent les jours de congé. Elle avait quatre-vingt mille francs, à elle appartenant, ce qui parut d'abord magnifique à Philippe & lui donna l'idée de ce mariage ; &, comme les relations de sa mère avec madame Miraudin étaient excellentes, la facilité de voir souvent la jeune fille lui offrait des chances de succès, il n'eut garde de les négliger. Personne n'était plus complaisant pour Gabrielle que l'avocat Gernoux, soit qu'elle voulût jouer au volant ou faire une partie d'écarté ; personne ne l'applaudissait plus fort lorsqu'elle finissait de jouer sur le piano une sonate apprise pendant la semaine ; aussi ne s'amusa-t-elle jamais plus que lorsqu'il était présent, & le soir, lorsqu'on se réunissait en famille pour faire le loto ou le vingt et un, c'était plaisir de voir les jeunes gens, associés ensemble, rire de bon cœur au plus léger incident.

Gabrielle n'était pas précisément jolie, mais gracieuse, douce, aimante & d'un charmant caractère. A dix-huit ans, toutes ces excellentes qualités avaient atteint leur développement & en faisaient une très-attractive jeune fille. Cependant ce fut précisément à cette époque que Philippe commença à se refroidir à son égard. C'est que ses succès au barreau l'avaient ébloui, & qu'avec son esprit d'égoïsme & de calcul, il s'était dit qu'après tout, la fortune & la naissance de Gabrielle Ribel étant assez médiocres, elles ne relèveraient pas beaucoup sa position & qu'il pouvait viser plus haut. Il éprouvait bien de temps en temps un petit serrement de cœur à l'idée de renoncer à ce doux projet de mariage, si longtemps nourri & caressé, surtout lorsqu'il voyait Gabrielle venir à lui avec sa franche gaieté & son affection naïve, le plaisanter sur son air sérieux ; mais il était maître de son cœur & savait en contenir l'impulsion ; & quant au sentiment de sa mère, il connaissait trop bien son ascendant sur elle pour ne pas être assuré de la ranger à son avis. Cependant il n'était point dans ses habitudes de prudence de brusquer une rupture qu'il pourrait plus tard regretter ; il

louvoyait donc habilement, sans se déclarer ni se retirer tout à fait.

L'esprit simple & candide de madame Gernoux ne lui permettait pas de lire dans l'âme de son fils ; elle ne savait de ses pensées que ce qu'il voulait bien lui en dire, & elle avait cru naïvement aux explications qu'il lui avait données. Madame Miraudin, plus perspicace, commençait à soupçonner les calculs de l'avocat.

« C'est un rusé compère, disait-elle à Caroline, mais je n'aime point toutes ces habiletés ; la finesse, qui prétend tenir un juste milieu entre la fourberie & la franchise, se rapproche toujours davantage de la première. »

Ce jour-là donc, madame Gernoux, devant conduire Gabrielle à la promenade, descendit à l'heure dite chez madame Miraudin.

Elle avait rempli son cabas d'oranges, de biscuits & de toutes les friandises qu'elle savait du goût de la jeune fille.

« Où préfères-tu aller, mignonne ? » dit-elle à Gabrielle lorsque celle-ci vint en courant à sa rencontre.

Car la bonne madame Gernoux était toujours disposée à faire la volonté des autres.

« Du côté du Pinchinat, si vous le voulez bien ; il doit y avoir beaucoup de violettes en ce moment, & j'en ferai de gros bouquets pour ma tante & pour ma cousine.

— Et si cela te fait plaisir, nous irons boire du lait à la bergerie que l'on rencontre près de là. »

Gabrielle sauta de joie, comme une pensionnaire qu'elle était.

« Quelle bonne après-midi nous allons passer, madame ! »

Elles se mirent en chemin & arrivèrent bientôt dans un vallon tout parsemé de fleurs ; l'air en était embaumé. Les oiseaux chantaient sur les branches d'arbre, & un filet d'eau claire & limpide coulait dans le lit d'un torrent.

« Oh ! le joli site ! s'écria Gabrielle, qui se mit aussitôt à chercher des violettes, tandis que madame Gernoux se reposait au pied d'un arbre ; quel dommage que monsieur Philippe ne soit pas avec nous, comme il m'aurait aidée à en cueillir ! »

— Le pauvre garçon n'en aura pas eu le temps, ma chère !

— C'est ennuyeux les gens qui n'ont jamais le temps de s'amuser, dit Gabrielle avec une jolie petite moue ; cependant je lui pardonne pour cette fois, & je lui ferai aussi son bouquet ; mais le premier de tous sera pour vous, » ajouta-t-elle en offrant des fleurs à madame Gernoux, & en appliquant en même temps deux gros baisers sur les joues de la bonne dame ; après quoi elle s'éloigna, légère comme un oiseau, pour découvrir d'autres trésors.

« Quelle aimable enfant ! se disait la veuve, dont le cœur était pétri de tendresse, & que son fils n'avait point habituée à ces démonstrations caressantes. Comme elle est douce & gentille & que je

l'aime déjà! Que sera ce donc quand elle sera ma fille!... la femme de Philippe!... Comme j'aurai du plaisir à la gâter tout à mon aise!... & quand elle aura des enfants à son tour! de petits enfants bien mignons, qui seront les miens aussi, que je soignerai nuit & jour pour épargner la peine à leur mère! ils m'embrasseront de tout leur cœur, comme Gabrielle vient de le faire. Ils seront beaux mes petits-enfants, beaux comme Philippe, & ils auront beaucoup d'esprit comme lui! & nous serons tous bien heureux! »

L'après-midi s'écoula dans des enchantements continuels, rien ne manqua au programme, ni le goûter, ni le lait de chèvre, & les deux femmes

rentèrent au logis, chargées de fleurs & rayonnantes de joie.

Dans la soirée, Philippe daigna passer une heure chez madame Miraudin, & applaudit, d'un air de connaisseur, l'innocente romance que Gabrielle chanta d'une voix juste & agréable, mais un peu tremblante de timidité.

Ce fut une heureuse journée, suivie d'une douce nuit, car les songes les plus charmants bercèrent le sommeil de madame Gernoux; elle rêva de beaux enfants aux cheveux d'or, qui la caressaient de leurs mains potelées, en l'appelant grand'mère.

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE MUSICALE

SUR LES LAGUNES

L est minuit. La vie commence à s'éteindre dans la métropole du plaisir & de la gaieté. La lune verse sur les flots bleus où glisse la dernière gondole une lumière adoucie par les nuages mobiles qui l'escortent. Sur les lagunes silencieuses, on n'entend que le clapotement des vagues, on ne voit que la profondeur du ciel se reflétant dans les eaux, parfois quelques falots lointains signalant la traghetto de la piazzetta, ou le pont du Rialto.

Dans la gondole, deux personnes sont assises. Ce sont deux jeunes mariés qui viennent passer une saison à Venise, presque au sortir de l'église où ils ont été unis.

Le mari est Vénitien, la femme Parisienne.

— Comme vous voici grave! mon ami, dit la jeune femme. Quelle profonde méditation absorbe donc à ce point votre intelligence?

— Hélas! mon enfant, je songe à Venise, à sa grandeur, à sa décadence, en un mot à son histoire!

— Eh bien, racontez moi cette histoire, Jaquen, vous savez bien que tout m'intéresse du pays où vous êtes né.

— Non, mon cher ange, cela me conduirait à des détails dont vous seriez fort ennuyée.

— Vous jugez bien sévèrement les Parisiennes, monsieur mon époux; croyez-vous donc qu'elles n'aient de plaisir qu'à écouter les choses frivoles?

— Les Parisiennes, madame ma femme, sont des enchantresses dont vous êtes la plus délicate personnification.

— Si vous pensez ainsi, vous devez chercher à leur plaire?

— Toujours & partout, même lorsqu'on a devant soi le lion de Saint-Marc & le pont des Soupirs.

— Eh bien, pour me plaire, racontez-moi l'histoire de Venise.

— Enfant! il faudrait deux gros volumes pour la contenir; mais je puis vous en dire quelques mots, sans suite, sans ordre, comme viendront mes souvenirs & mes impressions.

— C'est entendu, c'est accepté. Commencez, j'ai la fièvre d'impatience.

— De toutes les villes qui se sont élevées dans le monde par la volonté d'un conquérant ou par le caprice de la fortune, Venise est la plus extraordinaire. Née comme une plante, sur des rochers déserts, au fond d'un golfe tout rempli de souvenirs mythologiques, elle s'y est développée sous la double influence de la nécessité & de la civilisation grecque. Après avoir lutté contre d'immenses difficultés, après avoir hésité, pendant quatre ans, sur le choix du lieu qui devait être le siège définitif de la colonie naissante, abandonnant tour à tour Héraclée & Malamocco, dont on avait reconnu les inconvénients, la République vit son

neuvième doge, Ange Partecipatio, fixer les destinées de Venise au milieu d'un groupe de soixante petites îles, & faire construire en 810, sur la plus grande de toutes, le Rialto, un palais princier qu'on y voit encore aujourd'hui.

Vers la fin du dixième siècle, Venise avait purgé l'Adriatique des pirates qui l'infestaient, conquis la Dalmatie & pris possession du golfe. — Au onzième siècle, elle se mêla au mouvement des croisades, & y envoya ses chevaliers; elle ouvrit des comptoirs dans tout l'Orient, & prit une bonne part des dépouilles de l'empire grec.

Fort de ses colonies lointaines, de ses institutions, de ses richesses, la République tourna son ambition sur la terre ferme, & devint, à la fin du quatorzième siècle, un des premiers États de l'Italie.

Deux influences se font remarquer dans la civilisation vénitienne, & partagent son histoire en deux grandes époques : l'influence de l'Orient, avec lequel elle se trouve tout d'abord en contact, & celle de l'Occident, dont l'esprit & le goût constituent l'époque que l'on appelle la Renaissance.

Il ne fallut rien moins que la découverte du cap de Bonne-Espérance & celle d'un monde nouveau, pour affaiblir cette fière république de praticiens qu'une révolution formidable, celle de 1789, devait effacer de la liste des nations. Entre ces deux époques, dont l'une s'ouvre à l'ère de la Renaissance, & l'autre ferme le dix-huitième siècle, il s'écoule quatre cents ans, pendant lesquels Venise, sans se faire illusion sur la gravité des événements qui changent l'économie de l'Europe, déploie toutes les magnificences de son génie industriel, cache sa décadence politique & commerciale sous un luxe de fêtes, de chefs-d'œuvre incomparables, & se meurt lentement, le sourire sur les lèvres, pour nous servir du mot de Salvien sur l'empire grec.

— Oh ! comme votre récit m'intéresse, mon ami, & comme vous me faites bien comprendre vos méditations de tout à l'heure ! Mais, dites-moi, Venise a donné naissance à bien des hommes célèbres & à de puissants génies, n'est-ce pas ?

— Oui, mon enfant, ce fut là une de ses gloires, la seule qui lui reste aujourd'hui. Ces palais magnifiques, qui ornent les deux rives du grand canal, s'élevèrent alors, comme par enchantement, sous les mains des illustres architectes Palladio, Sanmicheli, Scamozzi, Antonio Daponte, Fra Giocondo, & furent ornés de chefs-d'œuvre par les Belin, qui donnent la main à l'école byzantine, & par Giorgione, Titien, Tintoretto, Paul Véronèse, peintre de la grâce & de la vie fastueuse.

Transfigurée par ses monuments, ses artistes & ses poètes, Venise devient une merveille de l'histoire, un lieu de délices, quelque chose d'étrange qui a le sens politique des Romains & l'atticisme qui distinguait les Grecs.

— Mais Venise possède aussi son histoire musicale, dont vous n'avez pas encore parlé.

— Elle est glorieuse sans être longue, je vais vous la raconter en quelques mots.

Du huitième au treizième siècle, qui est une époque solennelle de l'histoire du moyen âge, il se fait, dans l'art musical, ainsi que dans l'ensemble des connaissances humaines, un grand travail de reconstitution dont il importe de connaître les résultats. Sous la pression toujours croissante de la fantaisie populaire, qui introduit, dans les temples chrétiens, des souvenirs de la vie extérieure & des lambeaux de chansons en langue vulgaire, la mélodie grégorienne s'altère de plus en plus, se surcharge d'accidents, de modulations & de rythmes divers. C'est de ce désordre fécond où les éléments nouveaux, apportés par les peuples du Nord, se combinent d'une manière plus intime avec ceux qui caractérisent les nations de race latine ; c'est du contact de la fantaisie & de l'art séculier avec le chant liturgique que naît un art nouveau : l'harmonie.

Vers la fin du quatorzième siècle, on voit arriver de Hollande & des Pays-Bas des musiciens qui deviennent les premiers harmonistes de l'Europe. Beaucoup d'eux sont nés en Flandre & sont recherchés par les souverains, depuis la chapelle Sixtine à Rome jusqu'à la chapelle ducale de Saint-Marc à Venise....

» Mais, mon pauvre ange, je crains de vous lasser par cette revue rétrospective, à travers les labyrinthes de l'art ; je vous en prie, causons de toute autre chose.

— Oh ! non, non, non, mille fois non ! Vous ne sauriez croire, mon ami, à quel point je m'intéresse à ce que vous savez si bien me faire comprendre. Continuez !

— Lorsque l'harmonie vint soumettre la musique à des mesures rigoureuses, la confusion du genre profane & du genre sacré était arrivée à son comble. Le pape Pie IV nomma une commission pour réformer de pareils abus. Il fut arrêté que les messes & les motets, composés d'après des thèmes profanes, seraient exclus de la liturgie. On commençait à citer les admirables *impropii* d'un homme qui vivait dans l'ombre & le travail, se contentant de faire imprimer ses œuvres sans jamais rien solliciter. Cet homme, c'était le divin Palestrina. Si maintenant vous me demandez quelle est la valeur absolue de l'œuvre de Palestrina, qui a touché à toutes les parties du drame liturgique, si vous me demandez de préciser le rôle que joue ce grand homme dans l'histoire de l'art, je vous répondrai qu'il est le premier musicien, sorti des bancs de l'école, qui ne se soit pas laissé absorber par les artifices du métier, qui ait considéré la forme comme l'instrument de l'inspiration ; qu'il est enfin le premier savant contre-pointiste qui mérite la qualification de compositeur. Il dit des choses sublimes avec les mêmes moyens qui avaient servi de jouet à

l'esprit de combinaison, il prie au lieu d'argumenter, il crée enfin la musique du catholicisme.

— Oh ! comme je vais à présent comprendre ce maître dont les ouvrages m'avaient jusqu'alors semblé obscurs ou monotones !

— Il n'y a que l'*Ave verum* de Mozart qui puisse se comparer au *Vinea mea electo* de Palestrina.

Mais je ne veux rien vous citer du grand Vénitien, mon enfant, car un pareil récit nous conduirait à demain.

— Eh bien, nous passerons la nuit dans cette moelleuse gondole, balancés par les flots de l'Adriatique, en causant de musique, c'est si charmant !

— Non pas, ma chérie, je veux que vous vous reposiez.

— Mais j'exige que vous poursuiviez votre récit.

— Je ne parlerai que pour mémoire de Wil-laeri, Zarlino, Claude Merulo & Jean Gabrieli. Ce dernier fut justement illustre, & il n'est pas un dilettante vénitien qui ne connaisse & n'admire ses œuvres. Puis arrivèrent les compositeurs dramatiques, dont Monteverde fut le premier inspirateur. Parmi eux, il faut citer Donato, Baldassar, Cesti & le fameux Lotti, génie sévère & grandiose qui créa des opéras, des duos, des trios, écrivit d'excellente musique religieuse, & laissa une réputation qui n'a été surpassée que par celle de Benedetto Marcello, le plus grand maître, selon moi, de la musique vénitienne. Issu d'une famille patricienne qui comptait dans ses annales un doge & six procureurs, Marcello a composé un grand nombre de messes, de motets, de trios & de madrigaux à plusieurs voix. Un de ses amis, homme de lettres fort érudit, vint un jour déjeuner avec lui.

« — Vous qui savez tant de choses, dit le musicien à Giustimani, veuillez donc me traduire, en italien, les dix premiers psaumes de David. »

» Quelques jours après l'ami revint, apportant la traduction, qui fut trouvée très-élégante & très-fidèle.

« Puisque mon essai vous paraît heureux, dit Guistiniani, vous devriez vous joindre à moi & prêter à mes vers le secours de votre art. »

Frappé de cette proposition, Marcello, sans répondre d'une manière affirmative, fit en une semaine la musique des cinq premiers psaumes. — L'œuvre produisit un immense effet. Ainsi encouragé, le compositeur mit successivement en musique les cinquante psaumes de David, & l'on sait la profonde admiration qu'inspira ce chef-d'œuvre à l'Europe entière. Il est impossible d'imaginer quelque chose d'un plus grand caractère & d'une plus vigoureuse énergie.

Marcello & même Gluck, n'étaient pas de savants compositeurs, selon la doctrine admise par les écoles régnautes. Emportés par le courant du siècle, excités par ce mouvement intérieur qui fait les grands maîtres en tout genre, ils ont dédaigné les règles scolastiques qui les attachaient à la glèbe ; ils ont créé la langue de la passion, c'est-à-dire l'ère de la musique moderne. Ils pourront être suivis par beaucoup d'autres, mais ils laisseront dans l'horizon de l'art une lumière ineffaçable.

— Et à présent, mon enfant, regagnons le palais, l'air devient vif & la nuit s'avance. »

La gondole s'arrêta, & les deux promeneurs nocturnes regagnèrent leur appartement.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

HYGIÈNE

La science médicale s'est occupée de ces petites voitures dans lesquelles on pousse les enfants, & après examen, elle les a fortement désapprouvées. Voici ce que dit à cet égard un excellent médecin, monsieur X. Gouraud, & nous recommandons ses réflexions à toutes les mères de famille :

« Voyez, en toute sincérité, quelle est la position de ce petit enfant que l'on met en voiture, pour éviter la noble et sublime fatigue de le porter sur le bras ! Il est immobile, il dort, ou, sans dormir, il est assoupi & comme hébété ; au lieu d'être doucement bercé à la voix de sa mère, si c'est le moment de son sommeil, il est durement

cahoté sur le pavé, au bruit discordant de la rue ; il est privé de cette gymnastique instinctive de l'enfant qui est au bras de la personne qui le porte ; au lieu d'être tenu chaudement sur la poitrine de la mère ou de la nourrice, le cou dressé, la tête haute, l'œil vif regardant autour de lui, souriant aux passants ou poussant des cris, selon ses impressions, toutes choses qui sont la vie, il est sur le dos, c'est-à-dire dans la position la plus favorable aux congestions du système nerveux cérébro-spinal, encore si tendre & si délicat ; dans cette position, l'enfant est une machine qu'on secoue, qu'on soustrait à l'activité de la vie, activité d'autant plus nécessaire, que la vie est à son aurore. Et les insulations ? Et le froid aux pieds ?

Comment pourrait-on se rendre compte de tout cela, si on ne peut pas voir le petit être que l'on traîne derrière soi ou que l'on pousse devant soi?

» Si le petit enfant pouvait parler, il dirait : — Prenez-moi, je suis faible & j'ai besoin de votre bras pour me porter ; laissez-moi m'exercer à me tenir & à regarder autour de moi ; si j'ai peur, que je puisse me réfugier dans le sein de ma mère : que je vive de sa vie, que mes mouvements s'accordent avec les siens, que mon regard plonge dans le sien ; que je puisse surtout lui sourire. »

TEINTURE EN VERT DE LA MOUSSE
NATURELLE.

Cette mousse jaunit très-vite ; on la teint en la plongeant, divisée en petits paquets, dans un litre ou demi-litre d'eau, renfermant un gramme d'indigo & un décigramme d'acide picrique, substance que l'on trouve dans les pharmacies. On laisse sécher à l'air.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Si l'on s'instruit en voyageant, comme le prétendait Marie, dans le gentil courrier qu'elle m'adressait le mois dernier, on peut aussi observer beaucoup de choses, qui vous amènent à une foule de réflexions utiles, rien qu'en flânant dans Paris ; la preuve en est dans la promenade que nous venons de faire, Marie, — retour de Vienne, — sa sœur & moi.

Nous allions, de magasin en magasin, à la recherche de quelques mètres d'étoffe destinés à rafraîchir une vieille robe, & de quelques fleurs artificielles, grâce auxquelles Lucie voulait remettre à neuf un chapeau de tulle noir, quand le hasard nous fit rencontrer, au même rayon que celui où nous achetions, deux jeunes fiancées — sœurs ou cousines — qui faisaient leurs emplettes de noce.

Il est fort mal d'être indiscreète!... mais ces dames parlaient si haut & semblaient si peu s'inquiéter de ceux qui les entouraient, que nous les écoutâmes sans le moindre scrupule, & je vais te raconter, sans plus de remords, ce que nous avons vu, entendu & pensé à l'occasion de cette rencontre fortuite.

D'abord, désires-tu, chère Florence, le portrait de nos jeunes acheteuses? L'une, âgée de dix-huit ou dix-neuf ans environ, était blonde — avec de beaux yeux vifs, couleur de pervenche — non, de bluet, pour continuer mon image!

De taille moyenne, mince, souple, élégante plutôt que jolie, il y avait dans sa coiffure un peu exagérée & dans la recherche excessive de son costumela de à rnière mode & tiré, comme on dit

vulgairement, à quatre épingles, quelque chose qui n'était pas sympathique au premier abord ; puis, quand on entendait le ton élevé, cassant de cette voix, quand on observait ses manières à la fois tranchantes & prétentieuses, cette fâcheuse impression augmentait encore.

Beaucoup de jeunes filles, aujourd'hui, prennent ce genre, qu'elles semblent croire du meilleur ton. Elles feraient bien mieux de rester simples, naturelles comme elles le seraient certainement si elles n'avaient cette malheureuse prétention de paraître autres que ce que le bon Dieu les a faites. C'est si joli & si attrayant ! cela donne tant d'aisance & de grâce, d'être *soi-même* en toutes circonstances!

Tel était le cas de notre autre fiancée : une belle brune à l'air doux, intelligent & modeste, qui pouvait avoir environ vingt-cinq ans, & dont la toilette simple, mais d'une grande distinction, ne ressemblait en aucune façon à celle de sa compagne.

Une dame d'un certain âge — leur mère ou leur tante — les accompagnait.

On avait déployé devant elles une série d'étoffes plus tentantes les unes que les autres, parmi lesquelles la belle brune me sembla faire un choix aussi judicieux que de bon goût : des tissus unis, de tons harmonieux, des nuances ou des dispositions ne datant point & lui seyant à merveille, du bon & du joli plutôt que du cher.

On devinait, à ce choix, une personne sérieuse, économe, peu désireuse d'attirer les regards, mais

ayant un grand tact, je dirai plus, un grand raffinement dans l'art de se bien mettre.

L'autre jeune fille, au contraire, ne trouvait rien d'assez éclatant, d'assez nouveau, d'assez excentrique... Du solide, cela lui était bien égal! Il lui fallait du nouveau à tout prix, & du nouveau riche & cher; le bon marché, quelque charmant qu'il pût être, lui paraissait indigne d'elle.

Nous étions bien résolues toutes trois à ne pas écouter la conversation de ces dames, quand nous entendîmes — oh! bien involontairement, je t'assure, Florence... la voix de cette demoiselle blonde était si perçante! — nous entendîmes, dis-je, la demoiselle blonde s'écrier:

« Eh quoi! ma chère, voilà que tu prends ta robe de visites de noce en faille mauve, toi qui détestes cette nuance ?

— Je tâcherai de m'y accoutumer, répondit la belle brune à demi-voix et avec un doux sourire, c'est la couleur préférée d'Henri!

— Ah! me dit Marie, tout bas dans l'oreille, il paraît que le prétendu se nomme Henri!

— Mon Dieu, Hermance! que tu es donc bonne! (Tu comprends, Florence, dans quel sens la demoiselle blonde employait ici le mot *bonne*!) Mon Dieu! que tu es donc bonne de t'embarasser de cela! mais mon enfant, les hommes n'ont pas le moindre goût quand il s'agit de toilette, & c'est du perie que de les consulter. Moi, voici mon système: on achète, on se pare, & ils paient! chacun son lot... Rien n'est plus simple, comme tu vois. Allons-nous au rayon des dentelles, à présent? »

La dame âgée et la belle brune la suivirent, & comme nous n'avions pas, nous, besoin de dentelles, nous sortîmes du magasin pour nous mettre en quête des fleurs artificielles désirées par Louise.

Nous étions déjà entrées dans deux ou trois maisons sans trouver ce que nous cherchions, quand, chez un fleuriste de la rue de Richelieu, nous nous retrouvâmes face à face avec nos trois acheteuses de tout à l'heure. — Elles venaient commander leurs couronnes de mariées, & ne firent pas plus attention à nous que la première fois. — La jeune fille blonde se fit montrer, comme dans le premier magasin, tout ce qui se faisait de mieux, & ce mieux semblait ne pas suffire encore à sa coquette ambition, car elle hésitait, critiquait, essayait vingt fois la même coiffure. Enfin elle se décida pour une guirlande... non, une couronne ronde, je crois... — pour la dernière forme *éditée*, c'est son mot! — de fleurs d'oranger royal, à

feuillage tacheté; & demanda qu'on la lui parfumât à l'essence d'oranger, parce que ce raffinement en doublait la valeur.

Quant à sa compagne, elle pria, au contraire, qu'on ne mît aucun parfum dans sa parure, bien qu'elle aimât beaucoup l'odeur de l'oranger.

« Mais, dit-elle, cela pourrait incommoder quelqu'un de ceux qui m'entoureront, & j'en serais réellement désolée. »

Lucie ayant trouvé son petit bouquet, nous quittâmes le magasin, laissant ces dames parler vivement au sujet d'une paire de boucles d'oreilles & d'une broche en boutons d'oranger, que la belle brune désirait substituer, le jour de son mariage, aux bijoux que lui conseillait la demoiselle blonde.

« Voilà une femme qui sera un trésor dans son ménage & dans sa nouvelle famille, dit Lucie aussitôt que nous fûmes dehors. — Elle parlait de la brune, cela va sans dire. — Elle est simple, douce, modérée dans ses goûts, & elle sait sacrifier sa propre satisfaction à celle des autres, auxquels elle songe toujours avant de songer à elle-même.

— C'est vrai, répliquai-je, & là est peut-être le vrai secret du bonheur intérieur. Je le lui souhaite, dans tous les cas, de bon cœur, à cette belle mariée inconnue! car elle m'est on ne peut plus sympathique.

— Et l'autre? demanda Marie, en véritable enfant terrible qu'elle est.

— Oh! l'autre, je crains fort pour son avenir, car elle m'a paru si frivole, si imprévoyante, si égoïste.

— Chut! Jeanne, interrompit Lucie, me mettant, en riant, son petit doigt sur les lèvres. — Ne manquons pas de charité, même envers un prochain que nous ne connaissons pas!... »

Le reproche était mérité. Je me tus donc bien vite, & peut-être aurais-je dû agir de même avec toi, ma Florence? Mais en somme le récit de nos impressions au sujet de ces demoiselles étrangères ne peut leur faire aucun tort réel, tandis que la lecture des réflexions que ces impressions nous ont suggérées sera peut-être salutaire à d'autres jeunes filles dans un cas analogue... — Non pas, bien entendu, aux abonnées du *Journal des Demoiselles*, qui toutes doivent ressembler, j'en suis convaincue, à la belle brune objet de mes sympathies, mais qui sait?... le bon grain jeté au hasard n'est jamais perdu, n'est-il pas vrai?

Au revoir, mignonne chérie. JEANNE.

MODES

La coutume de prolonger le séjour à la campagne se répandant de plus en plus, la mode en profite pour ne pas mettre au jour ses créations nouvelles avant le retour des habitants des villes.

Nous sommes, du reste, dans une saison de

transition où, selon la température, on prolonge ou remplace les costumes d'été. Les usages anglais qui tendent à nous envahir, ont mis à l'ordre du jour le mélange de vêtements de velours avec des toilettes claires & légères, & l'accouplement

de chapeaux de paille avec des costumes d'automne & même d'hiver. Pour les enfants, par exemple, rien n'est plus joli qu'un petit paletot de velours tout uni, noir ou de couleur, sur une robe blanche à large ceinture.

Les jupons de velours aident parfaitement à terminer une toilette de couleur claire, un peu défraîchie. Le vêtement semblable permet de la porter le soir.

La grenadine noire est bien du moment. Sur jupon de soie noire, la plus jolie & la plus élégante garniture se fait en blanc.

Voici une nouvelle manière de transformer une ancienne robe de soie noire, qui m'a paru jolie & nouvelle.

Le jupon, dont le haut pourra être en alpaga, a un grand volant composé d'un large pli noir, & d'un semblable en soie gros bleu, constamment alternés. La petite jupe, que je suppose un peu fanée, sera ornée de trois rubans bleus, de la même largeur que les plis du volant, posés à plat.

Long gilet de soie bleue. — Large veste de soie noire, ouverte sur le gilet & attachant au cou par deux gros boutons. Cette veste, à basques & à poches, est garnie tout autour de rubans bleus, posés en brandebourgs. — Cravate de soie bleue.

Les broderies sont toujours très en faveur, surtout celles en laines. Cela ressort fort bien sur la soie. Voici un modèle que j'ai trouvé charmant & qui peut s'exécuter sur faille, cachemire, ou alpaga très-fin.

Le jupon est noir, plus ou moins orné. — Polonaise ayant tout autour une assez haute broderie en laine, formant guirlande de marguerites de toutes les couleurs, avec feuillage varié. Cette broderie doit être très en relief, & les nuances des laines un peu éteintes.

Mantelet à capuchon en étoffe pareille à la polonaise, & brodé de même. Le capuchon est retenu par des nœuds de ruban noir. — Chapeau de paille noire, forme petite cloche. Guirlande de marguerites, rappelant celles de la broderie du costume. Nœuds de rubans noirs par derrière. — Gants de Saxe, & bottines de chevreau piquées de blanc. Entout-cas de soie vert ou violet changeant, attaché à la taille par une agrafe de fer ou d'argent oxydé.

On m'a montré un costume d'automne assez original, destiné à une jeune fille; il est en flanelle de deux tons de bleu. Il serait également très-joli en violet & lilas. Voici la description du bleu : Le jupon est entièrement plissé. Un pli bleu clair, un pli bleu foncé. — Polonaise en flanelle bleu clair, boutonnée jusqu'en bas, avec de larges boutons bleu foncé. Grand col marin & larges revers aux manches en bleu foncé, garnis de soutaches bleu clair. — Large ceinture en flanelle gros bleu, avec effilés de laine. Cette ceinture se noue derrière, avec de très-larges coques, ou s'enroule deux fois autour de la taille & fait un simple nœud de côté. — Chapeau en feutre

gros bleu, forme tyrolien, orné de rubans des deux teintes de bleu. Aile bleu clair sur le côté. Ce costume est simple, solide & très comme il faut.

Pour fillette de sept à douze ans, on fait de jolis petits costumes simples en cachemire, sergé ou petit drap gros bleu. Les uns sont garnis de galons de laine blanche, plus ou moins hauts. — Large ceinture de laine blanche à effilés. — Les autres ont plusieurs rangées de petits effilés *Tom Pouce* blancs. Quelquefois, des petites guipures de laine, & aussi des biais en pareil avec gros liserés blancs. — Petits chapeaux de toile cirée ou de feutre.

Le mélange de popeline & de faille se fait beaucoup pour toilettes élégantes de toutes saisons. La suivante a beaucoup de cachet, & peut, si l'on veut, être copiée en laine. Elle est gris feutre. Le jupon en soie a, par devant, un très-haut volant plissé, montant presque jusqu'à la taille. Puis, par derrière & venant rejoindre le plissé du devant, onze volants froncés en biais, bordés d'un petit rouleau de popeline. — Jupe de popeline de soie, d'un gris un peu plus clair que le jupon. Cette jupe a tout autour un long effilé à tête. Le devant est très-relevé de chaque côté, & se termine derrière par deux larges pans, formant écharpe & nouant à la taille. Le bas de ces pans est garni d'effilés. — Corsage plat à ceinture ronde avec boucle & boutons d'acier. Il est ouvert, croisé & a un col & des revers en soie. — Cravate rose. — Chapeau de feutre gris un peu élevé; il est orné de deux plumes frisées des deux teintes de gris. Rose rose placée en dessous de côté, un peu en arrière. — Gants de Suède. Bottines de peau grise.

Encore un costume habillé que j'ai vu à une femme élégante, & qui pourra se porter non-seulement en ville, mais aussi pour dîner, ou dans une réunion du soir; il est en soie pensée.

Le jupon a dans le bas un haut volant composé de trois gros plis, alternés par une très-grosse ruche double, de soie effilée, posée en long.

Seconde jupe garnie d'une dentelle de Chantilly, surmontée d'une grosse ruche semblable à celle du jupon. Cette jupe est taillée très-longue, de façon à faire beaucoup de plis en se relevant. Elle n'est retroussée qu'une fois par derrière, & chaque côté vient s'y attacher par deux boutons placés au bas de la taille.

Deux corsages, l'un décolleté l'autre montant, sur lesquels se mettra un fichu de dentelle noire, croisant par derrière & retombant sur la jupe, — flots de rubans pensée retenant le fichu au cou. — Ruche effilée & volant de dentelle avec nœuds de ruban aux manches. — Bouquet de violettes au corsage décolleté. Si la femme qui portera ce costume n'est plus jeune, elle mélangera de la dentelle noire avec des violettes dans ses cheveux.

Pour sortir, petit mantelet, organisé avec un ancien châle de dentelle noire, doublé de soie pensée, & attaché au cou par des nœuds de ruban. — Chapeau fermé en dentelle noire, avec

un simple nœud de côté. — Chapeau de feutre guirlande ronde de violettes ou de pensées.

Les boutons de métal seront très-employés sur les confections d'hiver. On en trouve un très-grand choix dans tous les genres.

Le jais sur le noir mélangé de broderies fait de très-belles garnitures.

La guipure de laine se met aux vêtements d'automne, dont les formes préférées sont le dolman, les petites rondes, les mantes, les paletots & les petites casaques anglaises.

Les formes des chapeaux sont toujours assez élevées. Les *marins*, avec voile de gaze enroulée, continuent à être très-bien portés. On reprend ceux en feutre; ils n'ont pas besoin de beaucoup d'ornements.

Quelques-uns n'ont qu'un petit galon noué sur le côté. Comme garniture, les plumes remplacent les fleurs, qui ne sont plus guère de saison. En voyage, on voit des chapeaux de toile cirée, & encore des capelines de mousseline, qui garantissent mieux que n'importe quel chapeau.

Les hauts peignes anciens sont repris avec les nouvelles coiffures. On en fait de modernes très-jolis & très-ouvragés : en écaille, en jais ou en métal. Les cheveux sont généralement très-relevés en racines droites, mais cependant les chignons tombants ne sont pas entièrement prohibés. Ils ne sont gênants que par les grandes chaleurs, & accompagnent bien les figures délicates, que les cheveux relevés dégagent quelquefois par trop.

C.

VISITES DANS LES MAGASINS

Le changement de saison est une excuse, mesdemoiselles, à la longue nomenclature d'étoffes que je vais faire. Je m'excuse, & pourtant il me semble que ces renseignements vous seront utiles; ils finiront peut-être vos indécisions, en vous offrant le moyen de choisir une étoffe parmi les nouveautés que le magasin de *Pygmalion*, — 102, rue de Rivoli — vient de recevoir pour l'automne & l'hiver.

Un genre de tissu nouveau s'appelle lainage *cardé*; il est souple, solide, coûte 95 c. le mètre en 60 centimètres de largeur; les nuances sont : bronze, gros vert, bleu, grenat. Le *Figarina* est un tissu diagonal cannelé, à 1 fr. 45 c. le mètre, dans les nuances prune, fumée de Londres, gris mode, pain brûlé, etc. Le *Susa* est une étoffe fond satin à pastilles brochées; le prix est de 1 fr. 75 c., la largeur 60 centimètres; même étoffe, fond armure avec broché de pavés, le prix est de 2 fr. 45 c. Ces deux tissus se font unis pour jupes. Les nuances sont vert réséda — plusieurs tons, — bleu marine, vert russe, vert-de-gris, etc.

Dans les mêmes prix, le *Miyako* fond granit, le pékin *Julius* & le pékin *Julia*, ton sur ton. Voici pour les étoffes bon marché. Ensuite viennent les popelines épinglées laine & soie, de 2 fr. 95 à 5 fr. 90 c., avec prix intermédiaires. Vous les emploierez pour tuniques; elles se trouvent dans les nuances marron doré, biche, havane claire, bleu Louise, gris deuil, pensée.

Les popelines de laine méritent une attention particulière. Il m'a été dit qu'elles doivent leur solidité, comme étoffe & comme couleur, à la laine qui est teinte avant d'être tissée. Elles coûtent de 2 fr. 75 à 4 fr. 75 c.; la largeur est de 60 centimètres. J'ai oublié de vous signaler comme très-bon marché une série de tissus diagonaux, depuis 95 c. le mètre jusqu'à 2 fr. 75 c., en 60 centimètres de largeur, & de 3 fr. 25 à 9 fr. 50 c. en 1 mètre & 1 mètre 20 centimètres de largeur.

Pour tuniques & polonaises habillées, la Sici-

lienne, étoffe côtelée dont le tissu souple & élégant se drape de toutes manières & aussi facilement que le crêpe de Chine; le prix commence à 7 fr. 90 c. le mètre; la largeur est de 60 centimètres.

Les personnes qui aiment les teintes beiges & couleurs naturelles, choisiront parmi le beige *Stanislas*, le beige gros de *Tours*, le beige *Boyard*. Ce dernier coûte 4 fr. 90 c. le mètre en 1 mètre 20 centimètres de largeur.

La vigogne pure laine, couleur naturelle se trouve en trois tons; le tissu en est moelleux & chaud, & convient pour les polonaises, les tuniques. La largeur est de 1 mètre 20 centimètres; le prix 9 fr. 90 c.

Pour robe de chambre : des tartans écossais de 95 c. à 2 fr. 45 c. le mètre. En 1 mètre 20 centimètres de largeur, 3 fr. 90 c. à 9 fr. avec prix intermédiaires.

Pour enfant, un assortiment de damiers, de quadrillés bleus & blancs, d'écossais, de rayures & de dessins détachés.

Puis enfin, pour les œuvres de bienfaisance, des étoffes spéciales dites *Tartanelle*, drap de *Castres*, reps, depuis 75 c. le mètre. Parmi les soieries je signale le drap *Pygmalion* noir, pour les costumes de jour, & de couleurs nouvelles pour toilettes parées. Des échantillons sont envoyés franco aux personnes qui en font la demande. Des étoffes, passons aux garnitures. C'est aux galeries de Choiseul, 36, rue Neuve des Petits-Champs, que j'ai pris mes renseignements. On portera encore & beaucoup cet hiver la dentelle de laine noire & de couleur, mais la vogue sera pour les passementeries, les effilés & les dentelles perlés de jais. Les effilés tors mélangés perles sont simples & vous conviennent tout particulièrement, mesdemoiselles.

En fait de fantaisies pouvant encore vous convenir, il y a : les boucles en Burgos, imitant la nacre irisée. Le Burgos est une coquille de mer qui rappelle la nacre. On en fait des boucles pour relever les tuniques ou des ornements de cha-

peaux. Les boutons oxydés font toujours fureur, mais on exagère tellement leur dimension, qu'ils pourraient bien être abandonnés. De très-jolis modèles de grandeurs convenables m'ont été montrés aux Galeries de Choiseul, ainsi qu'une étoffe de soie nouvelle appelée *Iranienne*, qui sera employée de préférence au gros de Suez, à la faille, pour les ornements de chapeaux.

Les collerettes en tulle perlé se composant de ruche & de plissé, sont charmantes à porter sur un corsage ouvert; elles se font en tulle blanc avec biais en soie de couleur ou ruban plissé.

Que je n'oublie pas de rappeler aux petites travailleuses adroites qu'elles peuvent se procurer aux Galeries de Choiseul tout ce dont elles auront besoin pour faire un chapeau: tulle,

étoffes de soie ou de velours taillés en biais, rubans, etc.

La teinturerie Marchal, 23, faubourg Saint-Honoré, se charge de teindre dans les nuances à la mode les taffetas, les failles & le cachemire. — De même pour la moire, le velours, qui supportent la teinture disons parfaitement. Le velours peut passer à une teinture de même couleur, s'il est marron, etc. Les velours froissés se relèvent.

S'il s'agit d'ameublement, je vous dirai que la maison Marchal est pressée maître dans l'art de nettoyer & raviver les couleurs des anciennes tapisseries. Elle se charge du nettoyage des tentures en cretonnes, en lampas, en damas, en velours, & de les teindre lorsque les couleurs trop passées ne permettent plus de les raviver. C. L.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Costume en cachemire satin. La première jupe est ornée d'un large biais brodé qui surmonte un volant de quarante centimètres. — Corsage formant gilet. — La tunique, brodée dans le bas, est relevée derrière. — Petite rotonde fendue en cachemire soutaché; la broderie forme entre-deux tout autour, elle se répète en trois entre-deux dans le bas; tous les entre-deux sont ornés de chaque côté d'un cache-points en perles; effilés en soie mêlés de perles, nœud en moire retenu par une plaque en passementerie et perles; tour du cou découpé à dents. — Chapeau en paille noire, relevé derrière et doublé de velours, bord en velours, primevères de Chine en velours, touffe de plumes de deux tons, nœud en dentelle et faye, brides en faye.

Deuxième toilette. — Robe en faye, ornée devant d'un volant à plis creux posé à dix centimètres du bord de la robe; traîne en faye formant pouff derrière, diminuée et relevée de chaque côté. — Pelisse en velours brodée au passé avec manches longues tombantes et petite pèlerine. La pèlerine et le tour de la pelisse sont garnis d'une haute guipure. — Chapeau en tulle avec bords relevés, une guirlande de roses garnit le dessous; dessus, ornement de dentelle et de plumes avec aigrette et ruban en velours tombant sur le côté.

Troisième toilette. — Robe en faye avec un volant de quarante-cinq centimètres devant, diminué derrière jusqu'à trente centimètres le haut du volant est traversé par un biais doublé en couleur qui est retenu de distance en distance par des nœuds en faye doublés; la seconde jupe est garnie, dans le bas, d'un large biais et d'un effilé, et relevée avec un nœud double. — Corsage à longues basques derrière et à revers devant. — Dolman en velours fendu derrière, avec petite pèlerine à deux pointes derrière et devant; tout le vêtement est garni d'une fourrure surmontée d'une petite guipure et d'un effilé à glands de soie et de perles. — Chapeau

diadème en velour, torsade en velours, draperie en dentelle, touffe de plumes retenue par un oiseau des îles.

Quatrième toilette. — Petite fille de sept à huit ans. — Robe en drap vigogne; dans le bas, cinq biais de velours, retenus de distance en distance par des boutons en oxydé; les biais sont arrêtés de chaque côté au lé de devant par un biais posé en long; le devant est garni tout du long de brandebourgs en velours, retenus par des boutons. — Petit paletot croisé en drap cheviot avec col pointu devant; la basque du dos est plissée, les parements des manches sont découpés à dents.

Cinquième toilette. — Toilette d'intérieur. — Robe en cachemire, doublée en taffetas et garnie d'une bande de fourrure et de brandebourgs en passementerie. — Petit pardessus *Dear home* en drap garni de fourrure et de brandebourgs en passementerie.

Sixième toilette. — Robe en drap tout unie, très-longue derrière. — Corsage montant avec basque plissée. — Aumônière en velours. — Jaquette en drap fourrure, croisée devant, avec deux rangées de boutons. — Manche avec couture en dessus du bras, ornée d'une rangée de boutons; revers et parements en velours; poche et pattes en velours; boutons en jais montés en acier. — Chapeau rond en tulle et velours relevé devant et sur les côtés, orné de rubans envelours et de plumes. Petites roses sur le côté.

DIXIÈME CAHIER

Entre-deux. — Tunique avec tablier noué. — Mouchoir guipure Richelieu. — Berthe. — Volant plissé. — Garniture. — E. E. enlacés. — Cordon de sonnette. — Y. B. — Henriette. — O. J. enlacés. — Bavoir soutaché. — Dentelle au crochet. — Angle, broderie au passé. — Col marin. — Costume de jeune fille. — Ornement de jupon. — E. C. enlacés. — Costume d'enfant. — Corbeille à papier. — Parure. — Costume en treillis. — Volant assorti. — Étoile au crochet. — M. B. enlacés, couronne de comte.

PLANCHE X

PREMIER CÔTÉ.

Rotonde fendue n° 1 (gravure du 1^{er} octobre).
 Pelisse n° 2 }
 Dolman n° 3 } gravure du 1^{er} octobre.

DEUXIÈME CÔTÉ.

Veste pour petite fille n° 4 }
 Dear home n° 5 } gravure du 1^{er} octobre
 Jaquette n° 6 }

PETITE PLANCHE DE TRAVAUX

1^{er} CÔTÉ.

BAVOIR, piqué anglais soutaché, garni d'une petite bande en application de nansouk sur tulle Bruxelles, bordé d'un picot.

MOTIF GANSE et broderie au passé pour robe ou confection.

2^e CÔTÉ.

CARRÉ FILET GUIPURE. — Faites au centre du carré une *petite roue* avec quatre carrés en *point de feston* et quatre *rosaces* autour de ce petit motif; dans le reste du carré vous répétez le motif de la *petite roue* avec les *points de feston*, en ajoutant les feuilles en *point tissé* qui ornent les petits motifs. — Le dessin forme une croix encadrée en *point de toile* avec épis en *point tissé*, fond en *point d'esprit*.

PETITE BANDE tapisserie par signes, pour chaise ou coussin.

ABAT-JOUR

Deuxième partie de l'abat-jour à surprise.

CALENDRIER

1^{re} PARTIE : L'explication de ce cartonnage sera donné avec la 3^e partie dans le n° de Décembre.

MOSAÏQUE

Il en est du bonheur comme des montres : les moins compliquées sont celles qui se dérangent le moins.

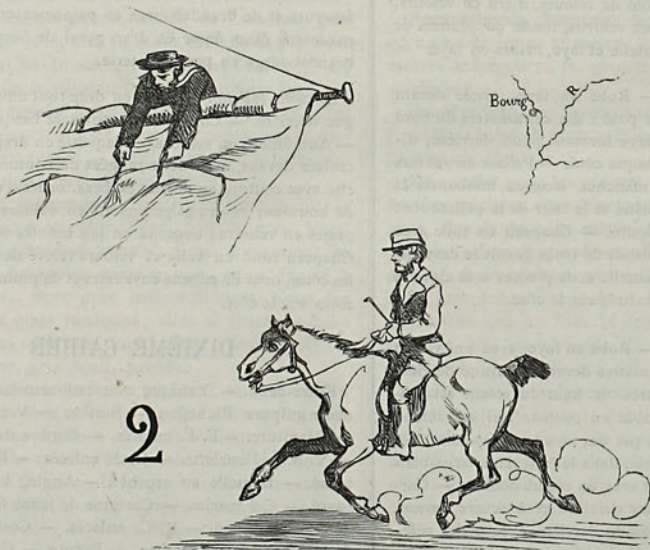
CHAMFORT.

Le malheur a peu d'énigmes pour celui qui réduit tout dessein providentiel à l'unique perfectionnement de l'homme.

M^{me} SWETCHINE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE : Bien venu qui apporte.

RÉBUS



2401 Paris Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.





Riglet
N° 3912.

K. Chaillet.
Octobre

I II III IV V VI

Modes de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Coiffures et Confections des magasins de Pygmalion, Rue de Rivoli, 102. — Rubans et Passementeries des Galeries de Choiseuil, Rue N. des Petits Champs, 36.

Cinturerie de la maison Marchal, Rue du Faubourg St. Honoré, 23.

Ayuntamiento de Madrid

LITH. DUPUY, 23, R. DES PETITS HOÛLES.

